

# le ROUGE et le NOIR

hebdomadaire

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL

Directeur : PIERRE FONTAINE  
Rédaction - Administration :  
12, rue des Colonies, 12  
BRUXELLES  
Tél. 12.44.14

ABONNEMENTS D'UN AN  
Belgique . . . . . 45 frs.  
Congo . . . . . 60 frs.  
Etranger . . . . . 60 ou 75 frs.  
C. Ch. Post. 2883-74

## EN MARGE DE LA SABENA

Mise au point

### Un honnête citoyen

A la suite de la petite « controverse d'ordre juridique et comptable » engagée entre la Justice et certains administrateurs de la Sabena, controverse dont nous parlons par ailleurs, nous avons reçu la lettre que voici, que nous publions volontiers :



« Messieurs,

» Je m'appelle Laurent Van Crombrugge. Je suis bolchevik. Je suis chômeur. Je suis antimilitariste. Je n'ai rien qui m'appartienne. J'estime n'avoir pas de patrie dans le monde tel qu'il est organisé présentement. M. de Broqueville me donne la nausée. M. Devèze aussi. Je crève de faim et j'enquiquine tout le monde.

» Néanmoins je suis un honnête homme. Je n'ai jamais volé un centime et jamais je ne fus attrait devant les juges. Je n'ai pas de décorations et, de ma vie, je n'ai approuvé un bilan. Je n'ai même jamais vu un bilan : j'ignore à quoi ça sert.

» Je n'ai donc rien à me reprocher. Mais je m'appelle Laurent Van Crombrugge et j'ai le droit de dire que je n'ai rien de commun avec ce monsieur Roland Van Crombrugge, général par surcroît, dont on parle tant.

» Ni de près ni de loin, cet homonyme n'appartient à ma famille. Ma famille est honorable, je le répète. La sienne aussi, sans doute, peut-être. Je n'en sais rien.

» Or, depuis quelques jours je remarque qu'on me regarde d'un drôle d'air. Quelqu'un est venu me dire en serrant la main : « Quelle histoire ! » Il n'y a plus de justice ! Mais ça s'arrangera, n'est-ce pas ?

» Voilà, messieurs, ce qui m'arrive !  
» Alors je compte sur votre loyauté pour dire à vos lecteurs que moi Laurent Van Crombrugge, bolchevik, chômeur et antimilitariste, je n'ai rien de commun avec M. Roland Van Crombrugge, général et homme d'affaires.

» Un point, c'est tout.  
» Je vous salue bien.

» (s.) Laurent Van Crombrugge. »

« P.-S. — Et que si lui envoie des lettres aux journaux, moi aussi j'envoie des lettres aux journaux ! »  
Notre impartialité bien connue nous faisait un devoir de publier cette petite mise au point. L'ayant fait, nous assurons bien volontiers notre correspondant de notre parfaite estime. Nous déplorons, eu égard à son âme singulièrement sensible, qu'on ait pu le confondre avec qui que ce soit et formulons le vœu qu'une telle erreur ne se reproduise pas.

## Les gardiens de l'ordre

A l'appel de M. Devèze, tous les bons esprits, tous les bien-pensants pourront s'enrôler dans le corps de « gendarmerie supplétive ».



MM. Nothomb, Neuray et Hoornaert : — C'est nous qu'on vient pour s'enrôler !

## Les poursuites contre la SABENA

Mystère et discrétion

On a pu admirer l'extrême discrétion qui a été observée au sujet de cette affaire.

Depuis plusieurs mois, le Premier Ministre est au courant des faits; une instruction est ouverte, de nombreuses comparutions en Chambre du Conseil se produisent. Chacun est muet. Ce n'est que lorsqu'un renvoi en correctionnelle rend le scandale inévitable, que l'on permet à la presse de publier quelques informations et les noms des seuls inculpés qui sont renvoyés.

Quand il s'agit d'ouvriers, la justice n'étouffe pas sous les mêmes serupules. On se souvient encore des informations abondantes publiées par les journaux au sujet du complot communiste de juillet 1932, si heureusement imaginé par les Parquets: au jour le jour, la grande presse reproduisait les documents saisis et les réponses des prévenus aux interrogatoires.

Il doit cependant être beaucoup plus édifiant pour le peuple de connaître en toutes circonstances, les noms et les pensées des patriotes qui se consacrent avec désintéressement à la gloire de l'aviation nationale, que ceux de la canaille payée par Moscou.



## Justice et liberté

Il y a, à peu près un an, une perquisition était opérée, parmi 400 autres, au domicile d'un chargé de cours à l'Université Libre de Bruxelles.

Cette perquisition avait pour objet de rechercher des preuves de la participation éventuelle dudit chargé de cours à ce complot, dont l'existence, évidente pour tout le monde, a été aujourd'hui judiciairement reconnue.

Les éléments de la perquisition furent, sur le champ, on ne sait en vertu de quelle procédure légale, communiqués au Président du Conseil d'administration de l'Université Libre. Et celui-ci prit des sanctions.

Depuis des mois, une instruction est ouverte à charge de M. Maurice Philippson, professeur à la même Université toujours Libre, du chef de faux dans un acte constitutif de société. Monsieur Maurice Philippson est renvoyé en correctionnelle.

Nous demandons si le Conseil d'administration de l'Université Libre a été avisé de cette instruction?

Nous demandons, d'autre part, quel est le sort qu'il a fait à Monsieur Maurice Philippson?

## MONDANITÉS

Il s'est produit récemment divers événements auxquels sont mêlées d'importantes personnalités de ce qu'on appelle le monde.

Ce genre d'événement tendant de plus en plus à se multiplier, nous avons cru convenable, ne reculant devant aucun sacrifice, d'engager un chroniqueur mondain pour tenir nos lecteurs au courant de quelques menus faits de la vie mondaine.

Voici sa première chronique :

Le notaire Rousseau, de Farcienes, prie de considérer comme non-avenues les invitations à ses prochains garden-parties. Il s'excuse vivement auprès de Messieurs les magistrats et politiciens qui compaient fréquemment parmi ses hôtes.

Pour ce qui est des cinq ans de prison qui viennent de lui échoir — à raison d'une année environ par million détourné — le notaire estime que c'est un peu cher. Qu'on frappe de peines aussi lourdes les fortes têtes poursuivies à raison de leurs idées politiques, ou encore ces hurluberlus d'objecteurs de conscience qui ne veulent pas tuer, rien de plus juste. Qu'on flanque quatre ans de réclusion (comme cela vient de se voir) à un pauvre bougre qui fracturait... la caisse d'un billard russe, c'est conforme : parce qu'il fallait vraiment que ce vil malfaiteur fût aussi un fiefé imbécile pour travailler de la sorte. Mais cinq ans, à lui, notaire, pillier de la nation, c'est pas la peine d'avoir un gouvernement réactionnaire!

\*\*\*

Le général Roland Van Crombrugge à qui les devoirs militaires laissait quelques loisirs, tient à dire qu'il ne comprend rien du tout à cette affaire de la Sabena qui encombre les journaux et va sous peu encombrer les prétoires.

Il va de soi que c'est par erreur que le général est invité à froter sa culotte de peau sur les bancs de la correctionnelle.

Ça ne se passera pas comme ça, scrongneugneu! Et le prestige de l'armée, alors, qu'est-ce qu'on en fait?

\*\*\*

MM. Albert Marchal et Maurice Philippson tiennent à dire qu'ils n'ont rien à dire.

Sauf cependant que M. Jaspar est un petit agité, qu'ils lui retirent toute leur confiance, qu'ils la réitèrent par contre à M. Lippens qui, lui au moins, comprend les choses.

Ils n'ont rien à dire et s'en remettent à la Justice.

Ils ajoutent pourtant qu'on fait beaucoup de bruit pour rien, qu'il s'agit simplement d'une controverse d'ordre juridique et comptable. Qu'on ne vienne donc plus parler de malversations, de faux bilans. Il faut dire les choses comme elles sont : c'est une petite controverse.

Et comme l'écrivit fort bien le citoyen Hixe, dans *Le Peuple*, cette expression est assurée du plus grand succès. Cette façon de dire est discrète, courtoise, imagée tout en demeurant précise.

Une controverse. Rien de plus. Et rien de moins!

## LA POÉSIE EST-ELLE UTILE ?

### Le poète condamné

par F. L. NOËL

Lorsque l'on découvre Tancrede Martel mort ses pieds dépassaient pittoresquement d'une misérable couverture, et l'on rappela qu'il avait figuré au nombre des poètes qui avaient tenu les cordons du poêle à l'enterrement de Victor Hugo. Son œuvre, on ne savait, et peu importe. Je ne m'occuperai donc pas davantage de celle de Paul Fort sacré Prince des Poètes du temps que cela avait de l'importance — il faut croire, du reste, que cela en a encore si l'on en juge par l'attrait moral du Prix Verhaeren, hélas ! en dehors de tout esprit de lucre.

Les amis de Paul Fort s'étaient avisés qu'il n'allait pas bien. Souscriptions, gala, prix de l'Académie, voilà Paul Fort renfloué. A cette occasion chacun a dû y aller d'un couplet amer sur le sort des poètes et Francis de Miomandre mieux sans doute que tous les autres, que je n'ai pas lus. « Il est scandaleux, écrit-il dans les *Nouvelles Littéraires* (24 juin 1933) que, dans une soirée qui offre toutes les apparences de la civilisation, un poète, un homme qui est considéré par l'élite comme faisant honneur à la culture de son pays, en arrive au point de considérer comme une chance que l'initiative privée de quelques camarades vienne à son secours pour ainsi dire in extremis. Cela en dit long sur l'esprit qui règne dans le pays, sur l'intérêt que les pouvoirs publics (reflet après tout de cet esprit) portent aux valeurs spirituelles.

Ils savent bien pourtant que ce sont les seules qui durent, et qu'en tous cas ce sont les seules qu'on nous reconnaisse — elles sans discussion — à l'étranger. Ils sont toujours prêts à s'en servir comme moyen de propagande — mais bien entendu à condition qu'il n'y ait plus rien à donner aux personnes vivantes qui incarnent ces valeurs. »  
Tout cela serait juste et logiquement déduit à condition qu'il y eût encore quelque rapport possible, sinon d'argent, entre les pouvoirs publics actuels et la culture telle qu'on l'entend aujourd'hui, depuis que cette dernière s'abstrait de plus en plus vers les hautes cimes où l'on ne se souvient même plus de la vulgaire terre, à condition sur-

tout d'attribuer une valeur marchande à la poésie et de prendre l'existence de poète pour une carrière.

La poésie don d'enfance ? Oui, si tement comme de la peinture et ne s'apprend pas aux demoiselles comme la musique. Cela ne se vend pas. Cela ne distrairait même pas comme un roman et n'instruit pas comme un essai. Cela a-t-il une fonction sociale ? Sans doute, comme tous les stupéfiants. Et quand cela se vend, c'est encore comme les stupéfiants, à une clientèle d'initiés, de maniaques, de curieux, d'inaptes momentanés ou définitifs. Je le dis sans animosité, y ayant recouru moi-même (à la poésie, n'est-ce pas). C'est un dérivatif ou un appoint.

La poésie don d'enfance ? Oui, si l'on entend par là : don de l'enfance, legs de l'enfance, habitudes d'affabulation et d'imagination kaléidoscopiques conservées de l'enfance dans l'âge adulte, goût de la délectation morose conservé des années de la puberté.

La poésie ne compte plus comme mode de connaissance ou moyen d'action. La psychanalyse avec ses textes cliniques et le pamphlet ont repris ces rôles. La grande valeur actuelle de la poésie est une valeur de secours. La poésie n'est autre chose qu'un moyen, un remède, un signe d'impatience ou de faiblesse devant la vie sociale impossible tout de suite. Ceux qui la pratiquent et ceux à qui elle s'adresse sont les mêmes : ceux qui désirent et n'atteignent pas, ceux qui ont renoncé à user de leurs forces dans le monde des faits concrets, soit qu'ils n'en puissent plus, soit qu'ils n'aient jamais pu, soit qu'ils soient momentanément ou périodiquement déprimés.

La poésie, comme l'art en général, tend à prendre l'aspect d'un luxe spirituel du genre de la religion, un luxe d'ignorance qui déteste connaître la vérité sur son cas, prend plaisir à elle-même et s'acharne à trouver en cela son importance. La religion se sert de l'inconnu et de l'implicite dans l'état actuel de la science pour mettre sur le compte du surnaturel et du divin la cause de certains phénomènes troublants.

(Suite en page 2.)



Horoscope  
Monsieur Devèze est une petite nature  
Musolini au microscope,  
Hitler en miniature,  
Un centaure en chapeau boule  
Moins méchant que maloué,  
Au pas, au trot, au galop,  
Il travaille du shaplaw  
Poule.



## L'affaire Campion-Hem Day

### Les deux pacifistes passeront le 19 juillet en Conseil de Guerre

Il n'y a pas qu'en Allemagne qu'on traque les pacifistes.

En France aussi. En Belgique aussi.

Mais chaque pays a sa mesure. En France, le cas du milicien de réserve qui renvoie au Ministère son fascicule de mobilisation est classique. Ça vaut quatre à huit jours de prison.

Ici c'est tout autre chose : ça peut valoir deux ans !

Ainsi les deux militants pacifistes Léo Campion et Hem Day qui ont retourné à M. Devèze leur livret militaire, pour le prévenir qu'il avait à ne plus compter sur eux, sont en prison depuis plus d'un mois déjà ! Et ils sont inculpés de désertion ! Et ils vont passer en Conseil de guerre !

Et après, on verra. En attendant, l'appareil judiciaire est en marche. Et au pas militaire, encore bien.

C'est le mercredi 19 juillet, à 9 heures et demie du matin que le Conseil de guerre fonctionnera (Cour militaire, 21, rue des Minimes, Bruxelles).

La séance est publique. Ce sera un beau spectacle. Qui vaudra le dérangement. On peut y venir en masse. Pas de crainte d'être volé : l'entrée est libre et gratuite !

## LES MEETINGS

Un meeting de protestation a eu lieu déjà.

Un deuxième meeting se tiendra à Bruxelles, le vendredi 14 juillet, à 20 heures, à la Maison des Huit Heures. Il est organisé à l'initiative des Syndicats de la Fédération bruxelloise du P. O. B. Y prendront la parole sous la présidence de M. Liebaerts : Mme Isabelle Blume, MM. Ernestan, Emile Marchand, Naesens, Fr. Vandersmissen et W. Van Remoortel.

Assistez-y en masse.

## LA PRESSE

Si la presse, la presse belge, la « grande presse » libre et indépendante, ne parle pas de cette affaire, plusieurs journaux français y consacrent d'importants articles.

Nous lisons dans le *Canard Enchaîné* :

## LA PAIX EN BELGIQUE

Nous reproduisons, la semaine dernière, le petit problème proposé par les pacifistes belges, à savoir à quel âge sortiraient de prison les objecteurs de science et de raison Marcel Dieu (Hem Day) et Léo Campion, âgés d'environ trente ans, et poursuivis pour désertion, alors qu'ils n'ont pas déserté, mais simplement déclaré tout haut ce que beaucoup

# UN PROCÈS LITTÉRAIRE

**Le romancier Pierre Hubermont est condamné à 21.000 francs de dommages-intérêts pour avoir écrit : *Hardi, Montarchain* !**

Les écrivains belges n'ont vraiment pas de chance. Quand ils publient des livres on ne les lit généralement pas. Et si d'aventure on les lit, il s'ensuit souvent les pires désagréments : soit qu'on leur dénie tout talent, soit qu'on les traite de pornographes, soit qu'ils se voient attraités en justice.

C'est ce qui vient d'arriver à l'excellent écrivain Pierre Hubermont, romancier de Treize hommes dans la mine et, plus récemment, de *Hardi, Montarchain* ! Il s'agit là d'un roman de mœurs électorales, dont l'action se déroule avant la guerre, et qui a pour cadre un village imaginaire : *Montarchain* !

L'auteur ayant à décrire des électeurs, des candidats à l'élection et des élus, les a décrits tels qu'ils sont souvent : c'est-à-dire ni très beaux ni très propres. Quelques-uns sont silhouettés nettement, durement. Rien à redire à cela. Les droits de l'écrivain sont consacrés.

Or, voilà que plusieurs mois après que le livre eût paru, on vit se lever un, puis deux, puis trois, puis plusieurs personnages, porteurs d'assignations et disant en substance : « Monsieur, il y a dans votre livre un homme taré, une femme vaniteuse, un vendu, une famille de malpropres, c'est moi ! c'est nous ! on nous a reconnus et nous nous reconnaissons ! »

Bref, tout un village se reconnaît. Et voici que *Montarchain*, c'est, paraît-il, Cilly — non loin de Mons. Procès.

Cela prend plusieurs audiences du Tribunal civil de Mons. Tout le village est là, avec au premier rang les demandeurs qui se prétendent diffamés, calomniés, injuriés.

Plaidoiries. Re-plaidoiries. Et enfin le jugement.

Jugement qui condamne l'écrivain à trois fois 5.000 francs de dommages-intérêts et encore à deux indemnités de 3.000 fr. Ça fait 21.000 fr. ! Or, Pierre Hubermont n'a pas cité

les gens qui se sont plaints, il ne les connaît pas, il n'a pu songer à eux en écrivant son livre.

Peu importe. La Justice aveugle arrange ça comme elle peut.

— Hé ! qu'avons-nous besoin de romanciers en Belgique ! se seront dit les juges. Est-ce que nous écrivons, nous ? Nous condamnons !

Et ils condamnent, en effet. Il y a en France une Société de Gens de Lettres qui s'est occupée de cas de ce genre, qui a émis dans ce domaine des vœux fort sensés que la justice belge peut évidemment ignorer.

Mais il y a en Belgique des organismes littéraires professionnels tels que *Pen Club*, *Association des Écrivains belges*, *Académie Royale*, *Académie Picard*. On aimerait savoir ce qu'ils ont fait, ce qu'ils font, ce qu'ils feront en présence d'un cas de cette espèce, où il est porté atteinte aussi brutalement, aussi basement aux droits de l'écrivain ?

## Le poète assassiné

(Suite de la page 1)

La poésie se sert du même inconnu, de l'ignorance de sa vraie nature pour perpétuer son faux monde de sensations extraordinaires et se faire passer pour une activité suffisante en soi. En dépit de ses fastes, c'est ce qui la rend odieuse et ridicule. Qu'elle soit dans ses meilleurs moments la manifestation d'un naturel débordement de vie ne doit en rien purifier son débit systématique sous forme d'équivoques morceaux d'art appelés poèmes au sens toujours littéraire du mot. La traduction de ce débordement en œuvres publiées n'est que trop souvent le fait d'un secret désir d'homme de lettres, des bonnes raisons que se donne un individualisme incorrigible pour se proposer à l'admiration des contemporains... et de la postérité. Au tréfonds d'eux-mêmes, combien d'écrivains entendent autrement leur mission ? — La religion est l'opium du peuple ; la poésie, celui des élites pensantes. Dans une société socialiste, ni prêtres, ni poètes.

De gré ou de force, et quoi qu'il paraisse à ceux qui ne veulent y voir que de gratuites constructions de l'esprit, la poésie s'est donnée cette mission de compensation que Freud a découverte au rêve, avec en plus, parfois, quelque chose d'inconsciemment volontaire, voire d'ouvertement révolté. C'est par là seulement qu'elle m'intéresse.

Quiconque croit alors, sans rentes, pouvoir consacrer tous ses instants à une activité aussi noble et aussi illusoire court évidemment les plus grands risques. La condition de poète n'est pas un état non plus que celle de fumeur d'opium.

Ces manquements à l'action pourraient se consommer en secret, si le poète ne produisait des œuvres. C'est l'unique différence, et elle n'est pas si grande. Mais les gouvernements, désireux de faire argent de tout et de saisir partout leur part du prestige, s'emparent des rêves écrits de leurs songe-cieux et en tirent orgueil à l'étranger, où l'on s'adonne aux mêmes curieuses pratiques gouvernementales dans un ineffable esprit d'émulation. Et F. de Miomandre de s'en plaindre. Je ne le suivrai pas. Les poètes et les gouvernements commettent la même erreur : prendre la poésie pour un produit de culture. La coco en est-il un ?

S'il n'en reste pas moins que la condition de poète exclusif est pathétique, étant celle de la victime aveugle d'un état d'esprit, d'un régime, cela ne peut quand même nous obliger à considérer sérieusement un homme qui a pris son mal et son remède provisoire pour sa raison d'existence au point de s'y complaire de gaieté de cœur et d'en faire son unique travail social. Le poète n'est pas un héros, n'est plus un héros, mais un découragé ou un vaincu, délirant, sublime et tout ce que l'on voudra, mais un vaincu, fût-il, par surcroît auteur dramatique (jouable et joué ?) comme Paul Fort. F. L. NOEL.

## PLEINS POUVOIRS !

Le Code Pénal belge contient un article 258 aux termes duquel « Tout juge... qui, sous quelque prétexte que ce soit, même du silence ou de l'obscurité de la loi, aura dénié de rendre la justice qu'il doit aux parties, sera puni d'une amende de deux cents francs à cinq cents francs, et pourra être condamné à l'interdiction du droit de remplir ses fonctions, emplois ou offices publics. »

Les articles 66 et 67 du Code Pénal et une loi du 25 mars 1891 punissent, d'autre part, ceux qui provoquent aux crimes ou délits, notamment par abus d'autorité ou de pouvoir ou par des écrits distribués et ceux qui donnent des instructions pour les commettre.

Nous rappelons ces dispositions au bon souvenir des Parquets.

Et nous leur demandons ce qu'ils pensent des récentes circulaires adressées par le Ministre de la Justice, aux premiers présidents des trois Cours d'appel du pays, invitant les magistrats siégeant dans le ressort de ces Cours d'appel à différer le jugement des affaires de baux qui leur seraient soumises, sous prétexte qu'une modification de la législation pourrait intervenir.

Le Gouvernement envoie le Parlement en vacances, il invite les tribunaux à ne plus appliquer la loi, il se fait fort que la loi sera modifiée. Est-ce assez significatif ?

Nous sommes sûrs, pour l'honneur de notre magistrature indépendante, que les services de presse du Palais de Justice nous mettront à même de publier dans notre prochain numéro le texte de la lettre énergique, inspirée par les vieilles traditions libérales, par laquelle les premiers présidents de nos Cours d'appel n'auront pas manqué de renvoyer à M. Janson ses circulaires.



### La guerre chimique

La guerre chimique est loin, c'est entendu.

En Belgique, on ne pense pas à la guerre. C'est encore entendu.

Cela n'empêche que les défilés militaires, les parades, les marches et contre-marches se multiplient à l'infini.

Impossible faire vingt pas dans la ville sans rencontrer un bataillon (quand ce n'est pas un régiment) qui défile sous les regards attendris des badauds.

Irrespirable !

La nation ne vit plus, semble-t-il, que pour ses militaires.

Et les pacifistes d'hier ont trouvé — Si c'est contre Hitler, je marche ! disent-ils. Les niais !

X

En attendant, pour affermir cet excellent esprit on imagine du neuf. Ce qu'on n'avait jamais osé faire, on le fait aujourd'hui : les odieuses, bestiales et inhumaines démonstrations rehaussées de masques à gaz ont pris place à présent dans le programme.

Avec le concours des personnalités civiles et le concours de la Croix-Rouge !

Pour ne pas trop effaroucher le bon public, on va répétant :

— Vous savez, c'est uniquement défensif. Et si ça ne sert pas contre la guerre, ça peut servir en cas de catastrophe industrielle.

Or, faut-il le dire encore, toutes ces démonstrations sont vaines et ridicules. On ne lutte pas contre la guerre chimique. Ces manœuvres ostentatoires ne peuvent qu'accroître cette criminelle légende que la Belgique tiendrait le coup dans un quelconque conflit. Pourtant il n'en est rien. Ce n'est pas sur le terrain national, dans la voie des armements à outrance, qu'on se gardera des surprises d'un conflit armé ; c'est sur le terrain international, dans le désarmement général, qu'on parviendra à réaliser la paix.

N'est-ce pas élémentaire ? Et pourtant qui dit ça ? Qui le met en pratique ?

X

C'est plus gai évidemment, plus inattendu, plus séduisant de suivre les parades qui viennent de se dérouler au pays de Liège, où l'on vit toute une population se plier aux arrières qui prescrivaient d'éteindre les lumières et de jouer, une nuit, à la petite guerre ! Ainsi on amuse les peuples. On peint les réverbères en bleu, on dresse les mitrailleuses, on tire à blanc dans le noir, on lance dans le ciel quelques avions, un ministre caracolle, et batifolent des généraux.

Le lendemain, la presse entière déclare : « Ça c'est très bien passé. Nous serons bien défendus. »

### L'art de la guerre et l'art tout court

Mais le plus comique dans toute cette aventure c'est que la manœuvre était dirigée par... devinez qui... par M. le Directeur du Palais des Beaux-Arts !

Oui, c'est bien le général Giron, officier supérieur en exercice et directeur en exercice du Palais des

Beaux-Arts, cumularé émérite, charmant homme par surcroît, qui était chargé d'organiser cette plaisante exhibition.

Nous en sommes bien fâchés pour ceux qui ne réalisent pas tout le ridicule de cette situation : d'un général qui dirige les services d'un Palais des Beaux-Arts et d'un esthète qui dirige des manœuvres militaires. Mais l'art de la guerre et l'art tout court, ça n'a pourtant rien de commun. Et il nous indispose un peu que des artistes soient au service d'un général, fut-il pyrotechnicien. Et il nous écorche le tympan, quand nous demandons le directeur du Palais des Beaux-Arts, de nous entendre répondre :

— Le général est en conférence.

— Le général est à la revue, ce matin.

— Le général organise la défense passive contre la guerre chimique.

— Le général... le général... le général...

Evidemment, nous avons l'esprit mal fait. Il faut être naïf comme nous le sommes pour penser que ce genre de cumul n'est pas souhaitable ; qu'il est préférable qu'un général reste à la caserne et que le directeur du Palais des Beaux-Arts soit affecté au seul Palais des Beaux-Arts ; qu'il est étonnant que parmi les milliers de chômeurs intellectuels ou artistes, il ne s'en trouve pas qui ont les qualités artistiques et commerciales qu'il faut pour diriger un Palais des Beaux-Arts.



### La politique et l'I. N. R.

La Nation Bête, il fallait s'y attendre, se distingue dans ce chœur étourdissant de journaux qui réclament avec insistance la suppression de la politique au micro de l'I. N. R.

Il s'agit, en fait, de supprimer le privilège — abusif nous en convenons — que détiennent les trois grands partis d'user chacun un jour par semaine du poste national de T. S. F.

S'il était question de supprimer radicalement toute politique par T. S. F. nous serions entièrement d'accord, mais on perçoit trop bien qu'en réalité la Nation Bête et les quelques aboyeurs de la presse réac-

### CONFERENCE

Madame Marie de Vivier parlera d'André Bailon, le lundi 17 juillet, à 20 h. 45, à la Maison des Artistes, Grand-Place, sous les auspices du cercle d'art *La Momie* qui chante.

Droit d'entrée : 4 francs.

### THEATRE DE LA MONNAIE

#### SAISON D'OPERETTES

Au programme, jusqu'à jeudi : *Mam'zelle Nitouche*. A partir de vendredi : *Le petit Faust*.

de gens se contentent de penser : que pour ce qui est de la prochaine, on se passera de leur concours.

C'est dans quinze ans, leur quarantième-cinquième année révolue, que Marcel Dieu et Léo Campion pourront signer au greffe leur fevée d'écrout défilative, alors qu'ils auront atteint la limite d'âge du « matériel humain ».

Vous vous rendez bien compte ?

Pour M. Devèze, ministre libéral de la Défense nationale, la chose est réglée comme du papier à musique militaire :

Le 19 juillet prochain, conseil de guerre. On te vous amène les deux lascars ; on te vous bouscule les témoins et, en trois coups de cuiller à code, les deux objets sont condamnés. A une petite peine vraisemblablement, histoire de ne pas amener le monde. Seulement...

Seulement, la peine purgée, les deux civils que M. Devèze s'obstine à considérer comme militaires, seront rappelés par « leurs corps respectifs ». Comme de bien entendu, refus d'obtempérer, récidive de désertion (sic), réemprisonnement et recondamnation. Cette fois, ça pourra aller chercher dans les cinq ans. Dans cinq ans, on recommencera et ainsi de suite.

C'est du moins ce que M. Devèze se plaît à imaginer...

Du temps qu'il n'était pas ministre de la Défense nationale, M. Devèze présidait l'Association belge des étudiants libéraux.

Certains ont gardé le souvenir, voire les textes, de chansons scrupuleusement pornographiques, commises alors par le jeune Devèze, à l'occasion de petites parties intimes et de revues de fin d'année.

Le temps aidant, on est devenu sérieux. Au point d'hui, M. Devèze rédige des discours d'un patriotisme à faire partir les fusils tout seuls ; passe à cheval des revues de troupes en manœuvres et dépose des forts en béton dans tous les coins, l'histoire de défendre la Belgique contre un attaque par les gaz... Il apprend aussi son nom de baptême et la manière de s'en servir aux gens que la future dernière dégoûte anticipativement.

Tout cela — et ceci en particulier, fait que pas mal de membres du Grand Orient de Belgique commencent à trouver le F. Devèze légèrement antipathique.

Il serait question de lui faire comprendre que la cotisation ne suffit pas et de lui rappeler que pour atteindre la justice sociale, il est plus indiqué de pratiquer la tolérance et la fraternité, que de s'asseoir sur le droit humain.

Nous lisons dans *Monde* :

### FASCISME D'OPERETTE

La Belgique est affligée depuis quelques mois d'un gouvernement d'opérette dont les facettes ne se comptent plus.

C'est lui qui a demandé et obtenu les « pleins pouvoirs » pour rien, comme ça, pour l'art et pour montrer qu'on est fort et indépendant — ah ! mais ? — et aussi, en passant, pour prendre la mesure de la servilité parlementaire. C'est lui aussi qui fait assommer dans les rues de Bruxelles tout manifestant présumé qui ne paraît pas avoir des intentions orthodoxes et jusqu'à un certain degré bourgeoises traque, le mois dernier, rue de la Loi.

Le plus bel ornement de ce ministère est incontestablement l'honorable M. Devèze, ministre « libéral » de la guerre, dont les faits, gestes, marches, démanches et contre-marches font la joie de tout ce qui reste en Belgique d'esprits indépendants et de cœurs joyeux.

Ayant dans le cœur, comme tous les « libéraux » si nous osons dire, une vieille culotte de peau qui sonne, il s'est pris au sérieux, comme un petit homme, ou comme Miss Paul-Boncour soi-même. Il a entrepris de réveiller la nation, de sauver la patrie chaque lundi au petit jour, de protéger la frontière, de prévenir l'Allemagne qu'elle n'a qu'à se bien tenir. Pour ce faire, ce petit bonhomme malingre a appris à monter à cheval, ainsi que faisait Sieyès le 18 brumaire, tandis que Bonaparte chassait les Cinq-Cents. Il se fait photographier en bottes et éperons pour les premières pages de quotidiens belges qui ne visent qu'à être à la hauteur des nôtres et c'est tout dire.

Debout sur ses étriers, il parcourt la Belgique, de garnisons en garnisons, inspectant les troupes, critiquant les manœuvres et haranguant les adjutants de semaine sur pied de guerre. Réveils de nuits, marches forcées, escrime à la baïonnette et tondeuse double zéro. Comme au bon vieux temps. Faut que ça barde. C'est lui qui a fait monter sensiblement le tirage du *Peuple*, le quotidien socialiste, en l'interdisant dans les casernes.

Et c'est encore lui qui a entrepris la chasse aux objecteurs de conscience. Pour cela, il a trouvé un bon truc. Tout citoyen qui lui renvoie son livret de mobilisation est aussitôt convoqué pour une période de réserve.

*Monde* explique ensuite comment le ministre équestre transforme en délit de désertion le fait de retourner un livret militaire, et conclut en ces termes :

Il faut montrer au Gouvernement d'opérette des « pleins pouvoirs pour ne rien faire » que les pleins pouvoirs sont encore pour un moment entre les mains du peuple et non d'une poignée de nabots et de vieillards, et mal d'autoritarisme au rabais. Il faut protester contre l'hypocrisie des gouvernements qui mettent théoriquement la guerre hors la loi pour la mieux préparer pratiquement à l'abri de leur pharisaïsme. Il faut mettre en lumière leur vrai visage et arracher aux géoles ceux qui les démasquent.

Comme quoi les lecteurs français sont mieux informés que les belges de ce qui se passe en Belgique !

Evidemment, nous faisons notre petit possible (et aussi quelques courageux journaux de chez nous) pour briser la conspiration du silence. Mais ce n'est pas suffisant encore. Il faut que l'opinion publique tout entière soit informée. C'est pourquoi aidez-nous.

Assistez au meeting du 14 juillet (Maison des Huit Heures).

Assistez au procès, le 19 juillet (Cour Militaire).

Littérature

## POSITION CRITIQUE

La France, disait Emile Verhaeren, fait admettre qu'elle est fine et intelligente avant d'être intéressée et brutale.

\*\*\*

L'Escaut prend sa source en France.

Un critique reproche à un écrivain belge ses « ridicules similitudes françaises ».

— Comment donc! s'écrie ce dernier, nous sommes littéralement noyés sous le flot toujours grandissant des bouquins français et nous n'aurions même pas la liberté d'y puiser les quelques matériaux qui nous conviennent? Si les écrivains français veulent nous reprocher ces timides emprunts, qu'ils ne nous imposent donc pas tyranniquement leur seule littérature véritable feu de barrage intellectuel, qui nous oblige à porter le masque, qu'on nous rende notre véritable visage!

\*\*\*

La névrose est provoquée par un manque de confiance en soi. Ce sont les Délires de Baillon que la France va nous restituer comme la seule littérature que nous méritions d'avoir.

\*\*\*

La littérature doit être considérée comme le domaine spirituel d'une nation. Plus ce domaine est unifié, plus cette nation est appauvrie et démoralisée.

\*\*\*

Le coup de pied de l'âne.

Il n'est pas de pays où la conscience nationale soit à ce point niée par une médiocratie souveraine qui n'accueille que les valeurs étrangères les plus dubitables.

\*\*\*

Prix Verhaeren.

C'est ainsi qu'on appelle le prix « Catulle-Mendès » décerné à nos écoliers des lettres. Lorsque la poésie ne porte pas en elle-même son prix...

\*\*\*

Cahiers du Sud.

Quelques écrivains belges à peine relevés d'une crise de « Paris-Elite » aigri se sont réfugiés à Marseille. Élegante façon de se dérober courageusement aux querelles qui nous divisent.

\*\*\*

La littérature belge est un néo-pluisme de la littérature française, et est combattue comme telle.

\*\*\*

Le public devant le poète assassiné : C'est un suicide.

\*\*\*

Journal des Poètes.

Le rythme du cœur ne sera jamais un artifice périmé.

\*\*\*

La jeunesse catholique.

A son tour, la jeunesse catholique devrait avoir dans notre pays une forte tradition littéraire, en rapport avec sa situation politique. Mais elle préfère se livrer docilement au dilettantisme catholique de Jammes, Mauriac, Maritain.

Paul NEUHUYS.

# Aux Assises du Brabant

Étrange affaire. — Des témoins muets ou sourds. — Un avocat discret ou trop confiant. — Un assassin trop simple pour être naturel.



Le procureur public ne tarira pas d'éloges sur ce brave et digne homme, paisible, inoffensif, respecté de tout le monde, bon travailleur et honnête citoyen, fort bien venu auprès de M. le curé pour qui il chante à l'occasion.

Or, cet honnête citoyen est un exhibitionniste avéré, frôleur de gamines, habile à éviter la publicité de ses gestes.

Dans ce village où chacun se connaît, le père Falise qui va devenir meurtrier, ne peut ignorer les propos de son voisin.

Timidement, sa fille se plaint à lui, mais sa pudeur lui interdit de révéler tout l'odieux des entreprises de Duvivier. Elle affirme toujours avec force et solennité que ces entreprises sont restées vaines. Falise lance sa fille et Duvivier, lorsqu'il le rencontre au cabaret.

Mais le démon de Duvivier est trop puissant.

Falise est obsédé. Une idée, ténue encore, chemine en lui. Ce Duvivier salit sa fille. Mais Falise est peu zélateur. C'est un homme renfermé, ignorant, étranger à l'art des beaux discours sur la vertu des filles et le vice des roquentins. Faible et ténue, l'idée existe. Falise ne l'extériorise pas. Comment le ferait-il, cet homme, qui même devant ses juges, n'a pas su trouver un élan spontané pour se défendre?

Une nuit, aux approches de la ducasse, alors qu'il y a de l'électricité dans l'air et que la bière a coulé à flots, Falise sort de chez sa maîtresse. Une association d'idées, sans doute, un rapprochement, lui font évoquer le vieux Duvivier et sa fille Jeanne.

Voici l'idée, naguère ténue qui prend soudain sa pleine force. L'obsession devient toute puissante. Je vais tuer Duvivier, se dit Falise, sans autre commentaire. Je trouverai bien un marteau chez lui.

Et au lieu de rentrer, il se dirige vers la bicoque du vieux, y pénètre facilement. La porte n'était pas fermée à clef, il chercha le marteau et d'un seul coup — un seul, comme le forgeron en grève de Coppée — il défonce le crâne du galand endormi. Il s'en va boire un verre, effrayamment calme, d'un calme surnaturel qui ressemble étrangement à une folie subite et passagère, va se coucher, emportant le marteau couvert de matière cérébrale et d'esquilles dans sa poche!

Falise n'analyse rien, n'explique pas davantage.

Aux juges, il dira : j'étais de sang-froid, je n'avais pas bu; il ne dit rien de plus, même pas qu'il a voulu punir le suborneur de son enfant : il ne dit rien, le malheureux et à la cour d'Assises, son avocat dira à peine davantage.

Un policier, scrupuleux mais sans aucun des traits de génie de ses confrères de roman, apprend par la rumeur publique que le mort aimait la fille de Falise. Indication précieuse, fournie sans malice par les commères du village qui parlent depuis toujours des amours de Duvivier et de la jeune fille.

Falise avoue son forfait sans même tenter une justification basée sur l'amour paternel. Cet homme demeure stupidement muet. Il tend le coup au glaive justicier.

Devant les Assises un miracle se produit. Les habitants du village n'ont jamais entendu parler de la passion du vieux pour la fillette qu'il convoitait depuis si longtemps. Étrange discrétion vraiment de ces comères, si volontiers bavardes auparavant. La mémoire des habitants de Hamme-Milles est courte, étonnamment courte. Oubliées, les vantardises galantes de Duvivier, ses propos injurieux et calomnieux.

Tout menu, sur son banc, le visage fermé, l'assassin n'est pas moins étonnant que ces témoins discrets.

Voici un bonhomme qui décide soudain de tuer un homme et qui, sans autre préparation, sans arme, se rend chez celui qui va être sa victime, ignore s'il trouvera la porte ouverte et la victime endormie, cherche dans le fouillis du taudis un marteau sans même savoir s'il en existe un dans la maison; il consume quelques allumettes et ayant fureté partout, découvre un marteau qu'il glisse ensuite tranquillement en poche, tout couvert de sang.

Le crime est trop simple pour l'avocat général; celui-ci l'embellit d'un sentiment de haine féroce de l'assassin envers la victime, haine non causée, dit-il, par le ressentiment paternel, mais qu'il n'explique pas, se bornant à l'affirmer, sans même tenter d'alléguer un autre mobile à cette haine meurtrière. Le réquisitoire présente à cet endroit un trou si large qu'il évoque davantage le vide d'une simple déchirure.

L'avocat n'élargit pas cette fissure par où son client pouvait échapper.

Le jury, passif, peu préoccupé de psychologie ou d'analyse, le défenseur qui ne réplique pas au substitut du procureur; résultat : vingt ans de travaux forcés.

Étrange affaire, en vérité...

L'insolite absence de mémoire des commères, la trop grande discrétion du défenseur, « qui ne veut pas abuser des instants de la Cour ni de MM. les jurés », l'accusateur qui demande lui-même pitié pour l'accusé qui se sauve de justesse à une condamnation à mort, alors qu'il pouvait escompter trois ou cinq ans de prison!!!

Mystères du village?...

Jean DESS.

## Une conversion pleine d'intérêt

M. René Verboom qui, il y a environ quinze ans, publia La Courbe Ardente, s'était, pensions-nous, désintéressé depuis lors de la chose littéraire. Mais voici qu'il se rappelle à notre bon souvenir... Non par un nouveau poème mais en consacrant une longue étude de trente lignes exactement à son ami D.-J. D'Orbaix. L'amitié chez M. René Verboom n'est pas un vain mot, pourvu qu'elle soit payée de retour. Et dans quelle mystérieuse et hermétique revue M. Verboom livre-t-il le fruit de méditations trop rares que pour ne pas être signalées? Dans Rex, tout simplement. Dans cette petite feuille puante qui s'est donnée pour tâche de salir tous ceux qui ont quelque talent et quelque probité en ce pays. Dans ce torchon inepte où sévit M. Léon Degrelle.

Qui est M. Degrelle? Imaginez un porcher ayant lu l'œuvre complète de Léon Bloy. On ne peut dire qu'il soit catholique, mais plutôt calottin, calottin de la haine basse, spécialiste de l'injure cafarde, ruffian malodorant, spadassin des lettres trop heureux de servir aux sales besognes qui répugnent aux gens qui le paient. Une qualité cependant : une cüstrerie poussée au paroxysme.

Et M. René Verboom, qui est un esprit très fin, a aussitôt humé l'air de la maison et compris qu'il convenait d'adopter ici le style « patronage ».

Voici un échantillon de la nouvelle manière :

Sans Dieu, avec Dieu, le poète est sauvé ou perdu.

Sans Dieu, la poésie n'est qu'un système tragique de bouées, un sondage boueux... Sans Dieu, elle brûle en sifflant dans le noir... avec Dieu, tout est miraculeux du monde temporel, etc., etc.

C'est là ce que M. René Verboom soi-même eût appelé, jadis, une prose apostolique et romaine. M. René Verboom désire-t-il, en ces provinces, jouer son petit Max Jacob?

Rappelons-lui qu'il devrait, en ce cas, écrire des poèmes. Et puis que sa conversion ne fera pas forcément songer à Max Jacob.

Jocrisse aussi s'est converti.

CLODION.

### A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Eisez :

COLETTE

### La chatte

18 francs

TRIBUNE LIBRE (1)

## Communisme ou Socialisme ?

Les occasions trahies ou pour une ligne de défense du pain

de la social-démocratie représentait à ce moment-là, le fruit de la conquête prolétarienne. Les chefs réformistes qui voyaient aussi bien que les propagandistes communistes, que les événements prenaient une tournure défavorable pour la classe ouvrière, ont donc trahi les intérêts prolétariens en ne réagissant pas. Si le communisme n'est pas parvenu à prendre la direction de la lutte prolétarienne, c'est absolument la faute du parti socialiste qui entretenait par des résolutions démagogiques — bien qu'il n'ignorât pas ses torts — l'enthousiasme des effectifs opprimés. Aujourd'hui, devant le mécontentement extrême, il se sert avec autant de succès de la gauche du parti, qui toujours minoritaire est impuissante. Demain il rentrera dans un gouvernement tripartite malgré une opposition intérieure. Il y aura scission — et la classe ouvrière sera une nouvelle fois divisée — ou tout rentrera dans l'ordre et la gauche socialiste se soumettra.

Je sais bien qu'en vertu du matérialisme historique, la classe ouvrière, un jour, sera appelée à des destinées plus

brillantes. Mais il s'agit, à l'heure présente, de défendre notre pain, demain de protéger notre vie contre l'hydre de la guerre. Devant la vague montante du fascisme et de ses crimes, il ne faut pas se replier en une retraite stratégique, mais organiser l'offensive d'un prolétariat unifié, sur la base de revendications communes. Il ne s'agit pas de rejeter l'arme la plus puissante de la classe ouvrière : la grève générale, sous prétexte que le chômage est l'arme défensive de la bourgeoisie capitaliste. Au contraire, il faut organiser la grève générale, englober les chômeurs dans un mouvement de masse, préparer un plan d'action commune, reviser les propositions de front unique; il s'agit d'écarter le fascisme par tous les moyens.

Naturellement la position d'un certain nombre de révolutionnaires indique une grande méfiance envers l'U.R. S.S. et son émissaire, le parti communiste. Je ne conteste pas la logique de leur position, ce qui ne m'empêche cependant pas de déclarer que la force prolétarienne de Russie, par sa puis-

sance même, lutte contre les intérêts capitalistes et l'hégémonie des ploutocrates. Par cette voie elle sert la Révolution.

Sans méconnaître les erreurs du communisme, j'estime pourtant que l'alliance communiste-gauche socialiste sur un terrain anti-parlementaire et de mobilisation prolétarienne donnerait des résultats positifs. Les conditions de l'accord devront venir des organismes centralisateurs et sur le plan national; les conditions de lutte étant totalement différentes dans la plupart des pays.

Rien jusqu'à présent n'a été réalisé en matière de front unique. La proposition socialiste, de la manière dont elle était formulée était inacceptable par le parti communiste. Celui-ci, d'autre part, n'admettait que sa position dont l'intransigeance en ce qui concerne l'assurance-chômage pouvait nuire aux syndicats. Aucun compromis n'étant intervenu, les attaques réciproques recommencèrent.

Au moment le plus critique de la vie capitaliste, le prolétariat assiste impuis-

sent à la stabilisation bourgeoise qui s'effectue à ses dépens. Alors qu'on voit l'impérialisme mobiliser les intéressés de toute tendance politique, le prolétariat, uni par une même aspiration, reste dans l'ombre.

Imprévoyance des partis? Oui. Mais surtout — et ceci est cause de cela — pénurie de chefs qualifiés. Faites des chefs et vous ferez la Révolution... Le parti communiste n'a pas de dirigeants sérieux. La social-démocratie possède des chefs coupables ou impuissants.

Et la classe ouvrière ne veut pas mourir, sacrifiée.

Mais la création de cadres révolutionnaires ne portera ses fruits que dans l'avenir. La tâche à accomplir est d'actualité. La résistance du prolétariat doit être offensive ou elle s'avérera inutile. Nous avons encore en notre chair la blessure de l'écrasement du prolétariat allemand. Les partis ouvriers ont été balayés parce que leur résistance était passive.

\*\*\*

Ouvriers, ralliez le parti communiste ou le parti socialiste — ne restez pas isolés — et imposez à vos dirigeants les volontés premières du prolétariat. Aussi longtemps qu'un embryon de démocratie existera à l'intérieur des partis, cette possibilité n'est pas exclue.

Au travail. Sadi de GORTER.

(1) Voir Le Rouge et le Noir des 31 mai, 14 et 21 juin.

## RUBENS

DE ROGER AVERMAETE

(Les Editions de Belgique)

Ainsi que nous l'annoncions dans notre *Courrier des Lettres et des Arts* de la semaine dernière, Roger Avermaete a entrepris de diriger aux Editions de Belgique une collection qui s'annonce fort intéressante : *Les grandes figures de Belgique*.

Il ne s'agit, disions-nous, ni d'une œuvre d'apologie systématique, ni de ce qu'on nomme une démolition en règle, mais d'un effort loyal pour saisir l'humain. Qu'il nous plaise donc de reconnaître d'abord la valeur du réalisme qui présidera à l'élaboration de ces écrits. Les sujets choisis comportent assez de substance à la fois éthique — qu'on me pardonne le mot — spirituelle et simplement matérielle pour permettre aux auteurs les révélations les plus saisissantes et les plus passionnantes sur des hommes dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils furent d'audacieux créateurs dans le sens large du mot.

Que cette matière soit liée à la vie comme la politique ou les arts ou encore comme telle autre passion mystique, il faudra avant tout éviter de se ménager les effets dramatiques. Il faudra faire appel à l'œuvre des héros chaque fois qu'elle éclairera leur propre vie, chaque fois qu'elle aidera à ressusciter l'homme de génie, aventurier de l'idéal ou de l'égoïsme.

Si tel n'est point l'angle de vision de ces livres, ceux-ci ne seront qu'une contribution mensongère de plus aux choses de l'histoire.

Je crois que la *Rubens* de Roger Avermaete — premier livre de cette série — est un modèle du genre que nous voudrions défendre.

La vie du grand peintre n'y est romancée qu'en apparence; il en dégage un enseignement doublement historique et psychologique qui nous aide par ailleurs à comprendre davantage des créations qui peuvent encore éblouir bien des générations. C'est dans son univers de rythmes et de luttes, univers de grandes joies païennes, que la figure de Rubens trouve ici toute sa signification en se prêtant aux conclusions de Roger Avermaete.

« Et ce peuple, où l'as-tu découvert soudain? Est-ce toi, le seigneur de Steen, le secrétaire de Sa Majesté Catholique en son conseil privé, le Chevalier du Saint-Esprit et le peintre du Cardinal-Infant, est-ce toi vraiment qui magnifies dans une page merveilleuse la joie, toute la joie débridée des kermesses flamandes? C'est que, malgré tes titres et tes richesses, tu n'es qu'un plébéien et le duc d'Archof avait raison de te dire que tu n'étais pas de son monde. Les Dieux en soient loués! Jamais, tu n'aurais peint cette page, Pierre-Paul, si tu avais appartenu à ce monde d'aristocrates guindés et fêrés de privilèges illusoire. C'est le peuple qui chante dans tes veines. C'est le bon peuple des Flandres, ce peuple taciturne et patient, dont la joie éclate soudain comme une fanfare. »

« La joie pour la joie, sans raison, malgré les épreuves et les misères du temps. La joie! »

Roger Avermaete finit donc par nous montrer tout ce que ce génie a su retrouver de forces en sommeil dans le sang de sa race par les voies de la peinture, malgré une extraordinaire activité diplomatique qui lui a fait partager la vie des grands de son époque. Guidé par la prédominance du concret, l'auteur de *La sonate d'amour*, entend son étude à l'endroit où la mère et le père de Rubens apportent au destin du peintre leur part d'intuition et la synthèse d'un combat qui s'éclaircit sous un jour bien romanesque.

Roman, en effet, que la vie de Jean Rubens, père de Pierre-Paul et amant de Anne de Saxe.

Puis ce sont les années d'apprentissage, le départ pour l'Italie : le peintre a vingt-trois ans.

Le succès ne fait que grandir et petit-à-petit, à fréquenter les maîtres des gouvernements étrangers qui, tous, veulent enrichir leurs galeries de ses œuvres, le peintre flamand se découvre des qualités de diplomate. Des missions importantes lui sont confiées : il ira à Paris, Londres, Amsterdam, Madrid.

Ces occupations ajoutées à ses recherches d'humaniste, aux mouvements quotidiens de l'âme et du cœur ne l'empêchent point de diriger à Anvers une véritable usine à tableaux.

Avermaete nous décrit cette usine au travail; l'entreprise est gigantesque. Autour du maître gravitent des satellites nombreux mais aussi d'autres artistes déjà célèbres : Jean Breughel, les animaliers Snyders et Paul de Vos, les paysagistes Jean Wildens et Lucas Van Uden, Corneille Schut, Jean Van den Hoecke, d'autres encore plus jeunes, enfin ce brillant Antoine Van Dyck.

Le récit de Roger Avermaete est direct; quelques pages lyriques ne font pas oublier la vérité historique. A nous faire connaître sous un angle bien déterminé les impératifs matériels, spirituels et sentimentaux de son héros, l'écrivain a ajouté des pages fort utiles à l'histoire de l'art.

Elie Faure a écrit dans *L'Esprit des formes* :

« Les plus grandes œuvres ressemblent à une vengeance de l'esprit et du cœur, martyrisés par l'habitude universelle et s'offrent aux yeux des foules comme un paradoxe complet. Je sais bien que cette allure paradoxale disparaît peu à peu avec l'accoutumance qu'on prend d'elles, mais elle reparait éclatante dès qu'on jette la sonde, aux temps où elles naquirent, dans les passions, les coutumes, les lois qui constituaient leur support apparent. »

Avermaete a jeté cette sonde et son livre est une affirmation de la persistance de l'esprit contre le chaos dans lequel vivaient les foules contemporaines de Rubens.

Edmond VANDERCAMMEN.

## COMPTES RENDUS

José HENNEBICQ. — *Le dernier mirage*. (Bruxelles, Office de Publicité, 1933).

Le fils d'un maître du barreau parisien a lâché le droit pour le pinceau. Il adore le nu, s'éprend d'un modèle, une vierge (?) qui s'étonne de ne subir nul outrage et tombe furieusement amoureuse du « patron »; puis, c'est la guerre, l'avancement rapide au grade de capitaine (kif-kif Albert Devezé), un éclat de grenade, l'hôpital, le trépan, l'invalidité. Guéri, l'ex-officier connaît la femme fatale pensionnaire mûre de la Comédie-Française; il lui propose le mariage et commence son portrait en Venus Anadyomène (c'est un tic!). Mais la comédie, pratique, se fiance à un ex-vice-roi des Indes, qui peut redevenir vice-roi (c'est, en effet, l'usage!); désespoir de l'esthète, qui va mendier du futur associé de la cabotine une dernière séance de pose de celle-ci, aux fins d'achever le chef-d'œuvre. L'insulaire refuse net : le peintre, sans préavis, l'étrangle en quatrième vitesse!...

Procès, plaidoyer du bâtonnier Lepoux, acquittement. Remords; le trépané entre à la Trappe de... (un ban pour la discrétion!) où il goûte le bonheur du cop en pâte et même en pleine pâte. Aux arrière-plans, la Riviera, Venise, Vérone, Florence; comme petits vivres de voyage, les primitifs italiens avec commentaires dans le goût de 1895.

A recommander aux âmes tendres. Contient tous les éléments d'un bon film pour petite ville. Fera aussi des conversions et l'on se confie que l'auteur lui-même, abjurant ses créatures... mais chut! Voir J.-K. Huysmans, Louis Le Cardonnell, Olivier-Georges Destrée, Martial Lekeux, Adolphe Retté, Eve Lavallière et tous les grands repentis.

Au bas de la dernière page on lit : « Imprimerie du Culot ». C'est bien le mot de la fin.

Jér. PIMPURNIAUX.

Camille FABRY. — *Les Entretiens nouveaux*. (L'Amour. (L'Eglantine).

M. Camille Fabry effectue la balance de ses acquisitions spirituelles dans le domaine social. Tous les clichés sur l'amour et ses sous-produits (devoir, bonté, fraternité, etc.) nous sont lancés à la tête, sans pitié aucune.

Il ne suffit plus que ces mots frémissants soient dévalés sous les jours, il faut que M. Camille Fabry tente de les assainir.

L'Amour réclame Justice! Jean DELAET.

Désiré DENUIT. — *Georges Duhamel*. (Les Editions de Belgique).

« Le cœur se trompe comme l'esprit. »

« Ces erreurs ne sont pas moins funestes et l'on a plus de mal à s'en défaire à cause de la douceur qui s'y mêle. »

Cette pensée d'Anatole France s'applique admirablement à Georges Duhamel.

Ce Duhamel élégique, hyper-sensible et moralisateur qui nous émerveilla avec la *Possession du Monde*, mais dont les *Scènes de la vie future* nous déçoivent.

Cet homme si réceptif à ce qu'il y a de permanent au cœur humain, mais si fermé pourtant à tant de choses qui font la grandeur de l'époque, Désiré Denuit nous en parle avec sincérité et clairvoyance.

FRATECO. — *Monsieur Hitler, dictateur*. (L'Egl.)

Cette vie romancée d'Hitler est d'une lecture attachante; les péripéties s'emboîtent ingénieusement dans un récit bien mené que la pauvreté de pensée et de langue ne place guère au dessus du niveau du roman policier.

Le portrait du « Führer » manque absolument de vérité.

On aurait voulu voir un Hitler traçant son sillon dans le désordre d'une époque évoquée avec vigueur. Mais on nous présente un personnage falot, ressortant à grand-peine des grisailles d'un affabulation rudimentaire avec une psychologie de confection, truffée de poncifs qui s'appliqueraient avec un égal bonheur à *Gambetta*, *Valentino* ou *Nick Carter*.

Henri-Jacques PROUMEN. — *Cens de la pierre*. (L'Eglantine).

M. Proumen doit être un homme foncièrement bon. Pourquoi alors fait-il de méchants livres? Pourquoi, c'est loin d'être un imbécile; je me souviens d'avoir assisté jadis à une de ses conférences (sur les rayons infra-rouges, si je ne m'abuse), et je fus frappé par sa vive intelligence.

Comprendra qui voudra. Toujours est-il que les livres de M. Proumen sont en dessous de tout.

En feuilletant ces pages pulpeuses, on est pris du cuisant regret du bel usage que l'on aurait pu en faire.

M. Proumen est un incorrigible moraliste qui s'embourbe dans la mélasse de ses bonnes intentions. Il nous parle des « pèvres » et de leur braves petites misères avec des grâces sirupeuses et larmoyantes, bien faites pour restaurer au cœur du riche le goût de son état.

Les sujets de M. Proumen? Des histoires de pendants, de filles perdues, de parents déshonorés, d'amours manquées, de retours au foyer, et d'ouvriers dans la misère.

M. Proumen s'est-il imaginé faire « prolétarien »?

Olivier MEURICE.

## LA POESIE des grands sommeils

Ce n'est pas sans amertume que les vrais amoureux de la poésie, dont beaucoup ont placé leurs profondes raisons d'être dans sa connaissance et son expression, l'ont vue, ces dernières années, s'engager dans quelques impasses, fameuses autant par leurs éclatantes dont elles étaient marquées que par le haut mur qui les barrait. La dégradation du langage, aux fins de révélations poétiques, s'est presque toujours opposée, dans son caractère le plus violent d'incohérence, à certaine mission très homogène de la poésie d'exprimer, ou d'être, la mesure d'une poussée humaine en proie à de solides désirs affectifs. L'opposition, à peine visible pour le poète, devenait, pour le lecteur, une source de gêne, et, trop souvent, de non-acceptation dans les limites vaguement déterminées, d'une critique de fond. L'élan, mille fois brisé, mille fois repris, ne parvenait guère à s'organiser. Mais, s'il s'organisait, un édifice surgissait soudain de ce qui n'était apparu qu'à des décombres. Sa puissance d'action en était brusquement augmentée et l'on pouvait dire que le poème, dépassant tout à coup le langage, portait à pleine force.

Je pense, de plus en plus, que le tourment de la poésie qui se réclame valablement d'aujourd'hui, réside, presque entièrement, dans cette opposition. Elle ne me semble être autre chose, d'ailleurs, que l'apparence extérieure d'un tragique humain qui ne s'était jamais révélé avec autant d'éclat. Il est assez singulier de remarquer que ce tourment aura fait se complaire la poésie dans quelques lieux-types de l'esprit; car, quoiqu'elle fasse, la poésie retourne toujours à l'ancre des grands mythes. Et dans un monde égoïstement fermé à toutes les paroles qui viennent de plus haut que le ventre, dans un monde livré à l'anarchie la plus féroce, il est naturel que le poète, solitaire par vocation, se trouve conduit dans un domaine de ténèbres plutôt qu'au pays du soleil. Ce n'est pas tout à fait le hasard qui rassemble, dans cette chronique, trois poètes dont la poésie et jusqu'au titre des recueils, se placent sous l'invocation de la nuit et du sommeil.

Une explication de moi-même, déclare René Laporte à la fin de son long poème *Le Somnambule* (1). C'est peut-être bien cela que je lui reproche de ne pas nous donner. Certes, il nous attire à travers son sommeil, ce sommeil mystique des poètes qui ouvre les portes d'un monde bien réel où déboulent les créatures de notre rêve, donc de notre vie. Tout y est démesuré et pourtant soumis à de justes et sévères lois dont la compréhension activerait peut-être notre délivrance transitoire. J'entends cela dans le sens où, par exemple, Rimbaud a délivré certains d'entre nous. Or, le poème de René Laporte s'arrête à cette démesure et n'est plus qu'elle. Que l'on n'aille pas croire cependant que la ravaie au niveau de quelques agacements bien nets causes, entre autres, par un usage immodéré de la répétition oratoire compliquée d'un jeu d'images surréalistes. Le domaine du sommeil serait-il trop grand pour René Laporte lui-même, perdu dans les architectures du songe, puisque, dès le moment où il s'arrête, il trouve, sans le savoir, le

(1) Aux Editions des Cahiers Libres, Paris.

chemin de notre cœur? Ce n'est plus le somnambule alors qui enjambe des pans de murs écroulés; c'est René Laporte.

Arrêtons-nous

Je suis un homme qui écrit  
qui écrit avec un déplorable plaisir  
un homme aigu dans le goût de saisir et de détruire

X

La préciosité dont Marcel Raval use dans *Au jeu la nuit* (2), n'est sans doute qu'une forme de la pudeur et comme une sorte de modestie devant l'importance du fait poétique dans la vie d'un homme. En présence d'une strophe comme la suivante : *Sur ses pieds de sable — sur ses jambes vaines — sur ses seins d'aubaine — sur sa nuque d'eau — sur ses yeux de peine — le gant du sommeil*, on devine aisément combien l'appareil du langage a été soupes, vérifié, avant d'être utilisé pour la conduite de la poésie. Rien d'étonnant, dans ce cas, à ce que les courts poèmes, plus décisifs par la ligne que par les masses étagées, arrivent à une meilleure portée que les plus longs : l'attention que l'on doit donner à un poème empient souvent d'autant sur la reconnaissance et l'accessibilité à une valeur lyrique intrinsèque. Mais on peut craindre aussi que le désarroi humain de la rêverie, dont l'objet est ainsi asservi à de subtiles pétrifications, ne perde trop de ses qualités vivantes. Et l'on comprend très bien qu'une hésitation se marque d'elle-même, dans les poèmes de Marcel Raval, entre l'objet poétique et sa vœuvre.

X

Au contraire, c'est peut-être d'avoir mieux délimité cet objet et d'avoir restreint ses ambitions qui fait la force et la beauté du livre de Georges Hugnet : *La Belle en dormant* (3). — Le poète ne veut d'autre chose que dire son amour avec les mots qui conviennent et sans doute, comme l'amour n'est tout entier que dans la solitude, nourri, perfectionné par l'éloignement, le voici qui découvre la grandeur de l'amour dans la dormeuse. — *Un théâtre s'allume dédié à l'absence*, dit-il, et, pris de respect, à voix presque basse, un peu haletante, il dénombre les merveilles de ce théâtre que nous sentons être bien près de son cœur et du nôtre. C'est donc à la recherche d'une passion savoureuse, de son poids, de ses odeurs, que nous convie Georges Hugnet dont la voix, en maint endroit, s'emmêle, il est vrai, empiètrée dans sa louange. Mais, quand elle se délivre, cette voix, elle entoure sa passion d'une telle chair que l'on ne peut résister plus longtemps à sa puissance :

Au bruit de la source des jours,  
belle de nuit porteur de clefs  
devant la porte de l'angoisse...

Je voudrais pouvoir indiquer, avec plus d'assurance, le plaisir, l'ardeur que l'on trouve dans *La Belle en dormant*. Mais n'est-ce pas le privilège de la poésie que de ne pas se laisser cerner aisément, pas plus que l'amour? George ADAM.

(2) Edition « Au Sans-Pareil », Paris.

(3) Aux Editions des Cahiers Libres, Paris.

## LETTRE SUR L'HUMANISME

La question de l'humanisme en art est fort discutée en ce moment. Elle provoque des polémiques passionnées. Nous donnons ci-dessous, le texte d'une lettre ouverte adressée par notre collaborateur, le peintre W. Van Overstraeten au critique d'art Georges Marlier.

Mon cher Marlier,

Je viens de lire votre article dans la Revue Réactionnaire sur « l'humanisme à l'Art contemporain ». Vous y faites un effort sincère et par conséquent bien louable, pour comprendre les œuvres d'un groupe d'artistes qui provoquent une certaine consternation dans les milieux où la déroute a succédé à la plus vaniteuse confusion qui fut jamais.

Ce qui m'incite à vous écrire, c'est que vous avez songé aux œuvres de certains artistes flamands dont je suis, pour les rapprocher de celles des humanistes parisiens. Vous vous servez de ce rapprochement dans votre tentative de définition de l'essence de leur art.

Je veux vous faire part des réflexions qui me sont venues à la lecture de votre article, car je sens bien que rien n'est plus souhaitable pour la mission de l'art même, à notre époque obscure, alourdie par les irresponsables et douteuses aventures, qu'un échange d'idées entre l'artiste qui œuvre et le critique qui assume le rôle admirable et délicat de la présentation de cette œuvre au public. L'inévitable, mais le plus douloureux tourment du créateur est l'incompréhension. Tout ce qui peut atténuer ce tourment doit être accompli.

D'abord, je trouve étrangement impropre de parler d'un « retour à l'humain ». En vérité, il n'y a pas, il ne peut y avoir de retour à l'humain en art. Historiquement, cette idée est d'une fausseté absolue. Il n'y eut jamais, même au cours des années les plus bouleversées, les plus dérivantes de l'art moderne, un seul moment où un art profondément humain, un art ayant pour objet l'expres-

sion plastique de l'homme tout entier, de l'homme de chair et de rêve, n'ait eu ses représentants vivants.

Waldemar George, quand il cherche et énumère les précurseurs du groupe humaniste à la défense duquel il s'est attaché, cite régulièrement Derain, Rouault, Roger de la Fresnaye.

Savez-vous que des trois noms ainsi cités, celui qui me semble le symbole le plus pur de l'art humain d'aujourd'hui, c'est celui du chrétien Georges Rouault. Il y a chez Rouault une tension violente de l'âme, une crispation pathétique devant l'effroyable mécanisation de notre temps. L'aspect caricatural de son œuvre enferme une sorte de prophétisme, une dénonciation brutale et déchirante du désaveu de l'homme par une civilisation éprise de vide et d'automatisme. L'œuvre jaillit d'un cœur bouleversé, j'oserais dire, ulcéré d'amour et de haine à la fois. Sous les détroques humaines de Rouault, on sent l'irréductible fuite de l'âme; c'est une œuvre de dévoués, de charognes, de carcasses humaines défoncées et écroulées. Et de cette œuvre s'élève le gémissement éperdu d'un grand artiste. Celui-là est bien de son époque, il a vu par toutes ses aspirations, bafouées et méconnues.

L'œuvre de Derain, dans son ensemble, me paraît bien moins pure, moins révélatrice. Certes, après avoir beaucoup sacrifié au jeu cérébral de la construction, il a fait des tentatives plus profondes. Après avoir beaucoup suivi Cézanne et s'être beaucoup égaré à sa suite, il a regardé sérieusement, avec une intelligence aiguë, du côté de Corot. Après avoir fait, avec Picasso et d'autres, dans le domaine des géométries métaphysiques, il s'est rapproché des sources éternelles de la terre provençale. Mais, la communion spontanée qui, chez Corot, alliait la plus haute puissance à la grâce la plus tendre, lui reste un domaine fermé.

S'il avait vécu, Roger de la Fresnaye aurait, peut-être, été le grand pénitent de l'art français moderne. La méditation sur ses propres souffrances, l'aurait ramené des hauteurs et pures spéculations de l'esprit à l'angoisse de la mort. Après avoir

peint des idées de grandeur surhumaine, il aurait exprimé, sans doute, le sentiment de notre dignité.

Pourtant, Waldemar George a des oublis ou des inattentions qui ne manquent de me faire douter, dans une certaine mesure, non pas de la sincérité de sa conversion à l'humain, mais de sa perspicacité et, si je puis dire, de sa tactilité artistique. L'art français moderne possède, en effet, une sorte de Villon ou de Verlaine de la peinture. Ce doux et intraitable nostalgique a, le plus naturellement du monde, transposé la banlieue parisienne, les églises et les coins de villages de France, à l'image de son rêve. Son langage a atteint une magnifique acuité suggestive. Pour moi, l'oubli d'Utrillo est impardonnable quand on parle d'art humain à notre époque. Mais peut-être y a-t-il entre Waldemar George et nous quelque équivoque. Il y a d'autres oublis hors de France. L'art flamand, à aucun moment des plus décevantes expériences de l'art moderniste n'a manqué d'artistes mettant au premier plan l'expression de la réalité humaine.

Un Jacob Smits ne s'en est jamais laissé distraire. Il a eu raison de toutes les tentations de la primauté de la technique. Et la période la plus tragique de sa vie, la dernière, si elle reste marquée par l'après recherche d'une expression plus intense, plus volontaire, n'a rien à voir avec la virtuosité caméléonesque où des bandes entières d'abstraction se sont perdues à la suite de Picasso, de Braque, de Léger et d'autres fabricants de quatrième dimension. Ensor, par contre, a sacrifié à toutes les tentations du démon des techniques coloristiques, sans que l'on puisse dire cependant que l'inquiétude spirituelle qui le possède ait jamais été reléguée au dernier plan.

Permettez, quand il n'écoute que lui-même et le sens de sa terre flamande, quand il rejette les schémas enfantins et grossiers qu'il superpose souvent à sa vision des gens de mer et des paysans de Flandre, atteste une nature dramatique puissante.

On ne peut donc parler d'un retour à l'humain,

alors que celui-ci a été sauvegardé en permanence par les artistes vraiment grands de l'époque. Il faut parler plutôt d'une désaffection à l'égard de l'art surhumain ou anti-humain, de cet art qui porte l'empreinte du désordre, de la mécanisation à outrance, de la déshumanisation de la civilisation, de la négation de la culture, et déjà condamné sans appel par les sensibilités les plus fines de notre temps.

Ceci nous amène au cas particulier du groupe humaniste de Paris. Vous dites, mon cher Marlier, que les artistes de ce groupe « se réclament sans vergogne de l'art romain ». Cela ne les condamne nullement, mais l'affirmation franche et ouverte de cette attache jette une lumière non négligeable sur leurs préoccupations.

Aucune attache racique, aucune tradition organique ne pourrait expliquer leur orientation. La majeure partie des membres du groupe sont, si je ne me trompe, israélites ou slaves.

Au départ de leur tentative, il y a — et c'est l'essentiel — la victoire sur les formules de l'art d'après-guerre, la volonté réfléchie de briser avec lui, et la compréhension des possibilités éternelles d'un art où les qualités de l'homme sont exprimées dans leur profonde immuabilité.

Mais, il y a en deuxième lieu, le choix volontaire d'une attache, si on peut dire, le choix d'une tradition, de cette tradition romaine dont les derniers grands représentants furent, sans doute, Raphaël, et beaucoup plus tard, son frère décadent, Ingres. Baudelaire déjà, a pu dire d'Ingres — auquel il reconnaissait ailleurs de hautes qualités — qu'il était dénué « de ce tempérament énergique qui fait la fatalité du génie ». Ceci était très juste. Ingres, ce volontaire, manquant de fatalité. Ingres choisissait sa tradition, il ne la subissait. Il s'y accrochait par des moyens d'une étonnante souplesse, sinon de grande variété. Ce n'était pas l'invisible puissance immanente d'une tradition racique ou d'une tradition culturelle qui le poussait.

D'autres ont subi cette fatalité et constituaient

bien plus solidement qu'Ingres une opposition vivante aux perspectives que Delacroix ouvrait sur la future décomposition impressionniste et fauviste. Le sauvage Courbet, romantique et humanitaire dans ces déclamations verbales, créa des figures solides et profondes, appartenant à la plus pure lignée classique de l'Occident. Corot, imprégné des rythmes de la campagne romaine, saturé de l'atmosphère italo-méditerranéenne, joignit plus tard à la grâce mâle des formes la fluidité argentée de l'atmosphère de l'île de France. Ils subissaient la fatalité de leur terre et ne se libéraient de leur obsession que par l'opération de la volonté.

De même, je crois que le départ du groupe humaniste — le départ de chacun de ses membres pour son compte propre, s'entend — marque à la fois sa justification profonde et sa faiblesse.

Au commencement, le choix d'une tradition accompagnée des aspirations sincères. Mais je ne puis y discerner la fatalité qui s'impose par les moyens invisibles du subconscient et projette l'artiste dans sa direction, avec sa vision et ses moyens.

Vous avez fait le rapprochement dont je parle au commencement de ma lettre avec une grande délicatesse, et je crois — vos termes permettent de le dire — non sans justesse puisque vous mêlez les artistes flamands que vous citez sur un autre plan.

En effet, notre classicisme — si classicisme il y a —, pour employer votre propre expression — n'a rien de volontaire. Résistant à toutes les sollicitations de l'art modernard, liquidateur de l'humain, consciemment ou inconsciemment, nous avons subi ce classicisme. Je puis ajouter que plus nous en prenons conscience, plus nous nous en réjouissons.

La tentative des humanistes parisiens ne fait que renforcer notre confiance, quelque puisse être le degré de faiblesse de nos réalisations actuelles. Le droit et le devoir de critiquer restent entiers pour tous. Peut-être que je ne me trompe pas en disant que les artistes du groupe humaniste trouvent quelque réconfort à leur tour, dans notre travail.

W. VAN OVERSTRAETEN.

## Treize nudistes en correctionnelle

Pour faire suite aux informations publiées dans nos deux derniers numéros, donnons ici les grandes lignes du jugement rendu dans cette affaire par les juges de la 21<sup>e</sup> Chambre correctionnelle.

Les treize prévenus sans distinction, sont condamnés conditionnellement chacun à huit jours de prison et 182 francs d'amende avec sursis de trois ans, et au paiement d'un treizième des dépens.

Le jugement est longuement motivé.

En voici les principales considérations juridiques :

Attendu que le fait de s'exhiber dépourvu de tous vêtements aux regards du public est de nature à blesser la pudeur publique et constitue évidemment un outrage public à la pudeur ;

Attendu qu'il est pareillement constant que l'élément de publicité exigé par la loi est établi ;

La présence de témoins volontaires confère un caractère suffisant de publicité avec actes de nature à outrager les mœurs ;

En cette matière le mobile qui a déterminé le coupable et le but qu'il poursuit importe peu, puisque c'est la publicité, condition essentielle de l'existence du délit d'outrage aux mœurs qui rend l'acte coupable ;

Que le fait outrageant est punis-

sable par cela seul que l'auteur, fût-ce même par négligence ou imprudence, ne prend pas les dispositions indispensables pour échapper à la vue du public. Que l'intention délictueuse requise par la loi existe dès que le coupable a pu et dû prévoir qu'il serait aperçu ou même surpris ou épié.

Nous ne commenterons pas ce jugement pour l'instant. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Qu'on sache cependant que le nudisme exercé, même en commun et en l'absence de mineurs, à l'abri de toute possibilité de regards indiscrets, est parfaitement autorisé. (Le cercle nudiste *Mieux Vivre* et d'autres organisations nudistes continuent d'ailleurs à fonctionner normalement en Belgique.)

Qu'on sache aussi que le fait de se dévêtir chez soi, dans son appartement, sans avoir préalablement bouché le trou de la serrure et verrouillé les portes est condamnable : un témoin volontaire ou un policier commis à cette besogne pouvant ainsi vous surprendre nu et être blessé dans leur pudeur.

Qu'on sache enfin que le fait de sauter les murs pour s'introduire chez autrui, que le fait d'épier, de regarder aux portes, de tâcher à surprendre des gens en état de nudité n'est pas condamnable.

## EUROPE...

### Lettre ouverte à M. Cl. Leclercq

Le mouvement d'union européenne jeune Europe vient de créer une *Phalange des Chemises bleues* et un bulletin mensuel : le *Jeune Européen*, sous la direction de M. Clément Leclercq.

Monsieur,

J'ai appris avec enthousiasme la création d'une phalange de « Chemises bleues ». Cela manquait, depuis le début, au mouvement jeune-Europe. Ce mouvement avait un caractère synthétique vraiment déplorables en plus d'une originalité pleine d'orgueil et de très mauvais goût. C'est que les dirigeants perdaient de vue le mot « jeune » qu'ils avaient choisi, et oublièrent que jeunesse et mode sont deux facteurs inséparables, à moins d'un irrémédiable danger de réussite. La mode est aux chemises, c'est un fait. Je vous félicite, Monsieur, de l'avoir remarqué. Mussolini avait le premier, je crois, établi ce vêtement inoffensif comme uniforme guerrier. Hitler, qui lui, ne peche vraiment pas par originalité, a repris la formule en la changeant de couleur. Lancée par ce grand comédien, la mode s'étendit rapidement jusqu'à devenir un snobisme. Le résultat de cet état de choses est que toute chemise d'une couleur inhabituelle à cet homme article de lingerie, et reproduite sur un certain nombre d'individus, doit être considérée comme un uniforme au même titre que les dolmans, les casques et les bottes. A moins que cela ait une signification politique, ce qui est presque aussi intelligent.

En Belgique, où le goût de la « chocheté » n'est, Dieu merci, pas près de disparaître, ce genre devait s'étendre avec une aisance et une rapidité particulières ; il n'y a pas manqué. Déjà nous avions les chemises bleues de J. G. S. — mais ces messieurs étaient bien prétentieux s'ils se figuraient en conserver l'exclusivité...

Je vous demande pardon de vous avoir fait ce petit historique, probablement incomplet d'ailleurs, d'une mode que vous connaissez certainement mieux que moi — mais je n'ai pas cru pouvoir m'en dispenser pour vous manifester toute mon admiration d'avoir trouvé, pour symboliser un mouvement aussi nouveau, aussi pacifiste et aussi international, un objet aussi international, aussi pacifiste et aussi nouveau. C'est ce que j'appelle un coup de génie — je vous assure que je vous dis ceci sans aucun esprit de flatterie.

Le mouvement jeune-Europe avait un caractère d'unité et de cohésion qu'il fallait au plus tôt détruire par une fragmentation salutaire. J'espère que le jeune Européen n'en est que le début. Il faudra créer la jeune Européenne — et comme il n'est pas que les jeunes gens pour avoir des idées modernes, j'ai l'espoir de voir un jour le jeune Européen âgé, le jeune Européen mâle, le vieux jeune Européen et le jeune Européen gâteux. Dans ce dernier groupe, particulièrement nombreux sans doute, il se fera peut-être moins de flirts et de mariages que dans le premier — mais on trouvera bien autre chose pour distraire les membres.

La division locale est aussi à conseiller. Songez à la puissance convaincante d'un groupe de Molenbeek-Saint-Jean, par exemple, qui comprendrait un président d'honneur, un président, un secrétaire, un trésorier, un administrateur des fêtes, une fanfare de cinquante « schoelstompet » et trois membres.

Je ne désire pas prolonger ces méditations à l'excès — laissez-moi vous dire cependant, pour en finir, que j'admire le mot particulièrement heureux de « phalange » — pourtant je me permets de vous proposer celui d'« escadron » qui, dans un même ordre d'idées, jouit d'une plus grande force d'expression.

Avec laquelle je vous adresse celle de mon très profond respect.

Herman CERF.

### La Ligue Belge des Droits de l'Homme est reconstituée

A vrai dire, la Ligue belge pour la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen n'avait jamais cessé d'exister. Mais depuis de longues années, elle avait sombré, par la faute de ses dirigeants, dans la carence la plus absolue.

Le 18 juin dernier, la Ligue a procédé à la désignation d'un nouveau Comité central, comme suit :

Président : M. Ansiaux, ancien recteur de l'Université Libre de Bruxelles ;

Vice-Président : M. H. Speyer, professeur à l'Université ;

Secrétariat administratif et conseil juridique : M. William Van Remoortel ;

Secrétariat pour les revendications individuelles : Mme Jeanne Emile Vandervelde ;

Trésorier : M. H. Aronstein ;

Membres : Mme Albert François, Mlle Marie Parent ; MM. Vierstet, Paul Gille, E. Vandervelde, Ch. Magnette, De Donder, H. de Selys-Longchamps, J. Errera, L. Piérard, Frère, G. Hubin, Max Gottschalk, G. Charlier, Léon Troclet, Dr De Lanne, J. Lepère, Jennissen et Smets.

Il va sans dire que ce Comité reformé est loin de nous satisfaire entièrement. Pourtant, ne préjugeons pas. Nous jugerons à l'œuvre la Ligue belge des Droits de l'Homme. Les occasions ne manqueront pas !

## L'internationale des charognards

### Le rôle de la presse (\*)

Il n'est pas propre le rôle que tient actuellement la grande presse. Dans sa grosse majorité elle est directement ou indirectement sous l'influence de groupes de financiers et d'industriels.

Philippe Lamour a démontré, par exemple, qu'en ce qui concerne la France, le *Temps*, le grand journal à allure officielle, est depuis un an rattaché par... Schneider. De même pour le *Journal des Débats*. Même les agences d'information n'ont pas échappé à l'emprise des maîtres de forges. Non contents de s'assurer un contrôle efficace sur la presse de leur propre pays, les charognards français ont étendu leur influence sur certains journaux étrangers. Ainsi du *Journal de Genève*. Ainsi, si je puis m'en référer à des articles parus dans le *Peuple et Réalités*, de quatre feuilles belges contrôlées par un consortium où M. Walter Sethe joue le rôle principal. M. Walter Sethe derrière qui se profile l'ombre du sinistre Schneider ! Ces journaux ainsi dénoncés sont l'*Indépendance Belge*, *Neptune*, *Le Moniteur des Intérêts Matériels* et l'*Etoile Belge*.

Quatre journaux qui, si les accusations portées contre eux sont exactes, entameront sans doute bientôt une campagne : « Sommes-nous prêts ? » Et qui réclameront plus de forts, plus d'avions, plus de canons, plus de mitrailleuses... que M. Schneider nous fournira évidemment !

Ah ! s'il fallait dénoncer tous les faits qui démontrent la basse servilité d'une presse à tout faire. Il y aurait tant à signaler à propos des feuilles qui ne vivent que grâce aux ambassades, des journalistes qui diffament les pacifistes mais qui vivent de la publicité que leur accorde Bazil Zaharof, des agences de presse qui déclanchent à certaines époques de singulières campagnes de fausses nouvelles alarmistes, qui pendant trois mois publient chaque jour des détails angoissants sur la concentration des troupes russes à la frontière roumaine et qui brusquement se taisent à l'heure même où Skoda a obtenu une commande de six milliards d'armements passée par le gouvernement roumain.

Ah ! ces campagnes de presse ! A présent c'est le danger hitlérien qui sert d'attrappe-nigauds. Le même Hitler que Schneider et Zaharoff ont subsidié et à qui nos armuriers d'Herstal ont fourni des armes.

Ils savent ce qu'ils font les charognards ; ils ne veulent pas d'un homme pacifique au pouvoir. Ces messieurs du Comité des Forges préfèrent cent fois mieux un homme hystérique comme Hitler ou un cabotin sadique comme Mussolini ! Voilà des gens comme il faut pour que les affaires marchent.

Hitler au pouvoir, c'est quelques millions de bénéficiaires dans la caisse de Schneider et vous l'avez vu, par ricochet, dans les coffres de la Société Générale de Belgique. Hitler au pouvoir, ça permet à la presse de Schneider et de la Société Générale de parler à nouveau du danger et de la menace du militarisme allemand. Et comment parler au danger sinon en construisant de nouveaux forts et en coulant de nouveaux canons ?

Voilà ce qu'est la presse dans sa presque-entière. Un merveilleux instrument de corruption et de bourrage des crânes ; une machine à fabriquer une opinion publique favorable aux intérêts des marchands de canons et des banquiers. La presse, à de rares exceptions près, c'est la Grande Prostituée, c'est la catin prête à coucher avec n'importe qui pourvu qu'on la paye et qu'on la paye bien.

× × ×

Là ne se limite cependant pas l'influence de l'Internationale des Charognards. Sa puissance s'exerce plus loin et plus haut.

Je rappellais à l'instant le scandale Skoda et Schneider en Roumanie. Nous avons là somme toute une démonstration classique et complète de la façon d'opérer de ces messieurs les marchands d'obus. Intimidation de l'opinion publique provoquée par une campagne alarmiste à laquelle participent les principales agences d'information et la presse mondiale. Corruption de fonctionnaires, corruption de membres de l'état-major, corruption de membres

du gouvernement.

En France, le Comité des Forges obtient que le gouvernement accorde des emprunts à des nations comme la Hongrie, à conditions qu'elles s'empressent de transformer immédiatement ces emprunts en mitrailleuses et en canons commandés naturellement à Schneider. L'argent ne sort même pas de France, il passe directement du trésor public dans la caisse du Comité des Forges, directement de la poche du contribuable français dans la poche de Schneider.

L'occupation de la Rhur ne fut-elle obtenue parce qu'ainsi le voulaient les Maîtres de Forges ?

Shearer qui, par après, a avoué être payé par des charognards américains, n'a-t-il réussi à torpiller la Conférence navale ? A Genève, un ministre délégué par le gouvernement français, M. Dumon, n'était-il en même temps administrateur de la Banque Franco-Japonaise contrôlée par Schneider.

Puis-je vous rappeler que le secrétaire général de la délégation française à la Conférence de la Paix était M. Dutasta, un familier de G. Clémenceau ? Que ce même Dutasta se trouvait en Suisse pendant la guerre et que la société « Berna Milk Co » dont il était le président a fourni plus de 6 millions de kilos de lait condensé à l'Allemagne pendant les hostilités ? Que G. Clémenceau lui-même était le sinistre associé d'aventuriers internationaux tels Cornelius Kertz et Bazil Zaharoff ?

Que ce Père-la-Victoire, de macabre mémoire, s'est entremis afin de sauver de Wendel qui fournissait des munitions à l'ennemi ? (1) Puis-je vous signaler que non seulement Georges Clémenceau mais encore ses deux frères étaient intimement liés à l'Internationale des Charognards ?

Son frère Albert était l'avocat-conseil du Comité des Forges et le défenseur, en pleine guerre, de l'espion allemand Rosenberg.

Son autre frère, Paul, était l'ingénieur-conseil du Creusot. Il administrait la Chambre Syndicale des fabricants et constructeurs de matériel de guerre, la Société pour la fabrication des munitions d'artillerie, la Société Générale pour la fabrication de la dynamite et des produits chimiques (trust Nobel). Il dirigeait la Société Centrale de Dynamite, il administrait la Compagnie des Chemins de Fer de Gafsa, la Compagnie des Forges de Châtillon-Commentry et Neuves-Maisons, et enfin, il était l'administrateur de la Fondrie Austro-Italienne d'Avigliana.

Voilà les états de services de la famille Clémenceau !

« Je fais la guerre ! »... Dites, vous souvenez-vous de ces paroles qui ont fait couler les larmes de M. Barrès et le sang de millions de soldats français ?

Je fais la guerre ! disait ce vieux fauve de Tigre... Lui et ses frères s'y prenaient singulièrement. Ils ne sont pas morts au front, ils ne sont pas morts pauvres !

Ainsi il y avait deux façons de participer à la guerre. Celle des illustres seigneurs qui pendant quatre ans se sont engraisés en bouffant du cadavre. Puis l'autre façon, celle des pauvres gosses qui ont servi de matière première à ces ossuaires, à ces fosses communes, à ces champs de croix de bois ; celle des pauvres types perforés, charcutés, étripés ; celle des mutilés et des gazés ; la guerre des petites gens, la guerre des candidats-cadavres héroïques.

La vraie guerre, celle où l'on ne meurt pas, celle où l'on crève déshonoré, les tripes au soleil, quelque part dans la boue...

(A suivre.) Mil ZANKIN.

(\*) Voir nos numéros des 21, 28 juin et 5 juillet. (1) Procès des Carburiers.

### ERRATUM

Une faute typographique malencontreuse s'est glissée dans notre article du 28 juin. Elle nous faisait dire que M. Jadot représentait encore en 1913 la Société Générale de Belgique au Conseil d'administration de la Banque de l'Union Parisienne où il siégeait entre MM. Schneider et de Wendel. C'est en 1932 qu'il fallait lire. C'est d'une certaine importance !!

## CINEMA

### Montagnes d'Or et le problème du cinéma soviétique

Il y a un problème du cinéma soviétique.

Plus que le *Potemkine* (qui trouvait, pour nous convaincre, d'extraordinaires arguments, autant que le *Chemin de la vie*, mais sur un autre plan, *Montagnes d'Or* témoigne de son existence, en nous amenant sans délai à nous poser les questions suivantes : le cinéma russe constitue-t-il réellement un exemple d'art révolutionnaire, et : la révolution sociale faite ou à faire peut-elle fournir au cinéma (comme d'ailleurs à toutes les formes de l'expression) une matière première suffisante, et permanente ?

A ces deux questions précises je suis tenté de répondre par la négative. Qu'il me soit permis d'expliquer pourquoi, sans préjudice d'excommunication majeure.

\* \* \*

Le cinéma russe ne constituerait un exemple absolu d'art révolutionnaire ni dans sa forme ni dans son esprit.

Dans sa forme : prenons *Montagnes d'Or*, film que je n'hésite pas à classer, du point de vue strictement cinématographique, parmi les meilleurs de la production soviétique. Un scénario très proche de celui de la *Fin de Saint-Petersbourg*. Des types du plus pur conventionnel (ce symbolisme facile jouera un jour ou l'autre un mauvais tour à ceux qui ne peuvent y échapper). Youtkevitch, toutefois, secondé puissamment par le musicien Chestakovitch qui a écrit pour *Montagnes d'Or* une admirable partition sonore, atteint à une sorte de musicalisation des images (scribble surtout dans le très beau passage des lavabos), conférant à son œuvre un grandeur presque classique, qu'il nous faut reconnaître à cent lieues de la « teauté convulsive » attendue de l'art révolutionnaire. Nous sommes ici plus près de l'antique tragédie, avec ses rythmes et ses nombres prévus, que du lyrisme exaltant du *Potemkine* ou même de l'*Express bleu*.

Dans son esprit : il fut dit et redit ce qu'avait d'irritant le caractère trop volontairement édifiant de bonne fable du *Chemin de la vie*, éloge du travail machinal et borné (encore une fois, et pour éviter de trop fréquentes confusions, je m'écarte ici résolument du domaine propre du cinéma, et le jugement que je puis porter n'a rien d'un jugement de valeur esthétique). Ce caractère, nous le retrouvons sous un autre aspect, dans *Montagnes d'Or*, trop facile élévation du faible perverti rentrant dans le droit chemin. Je ne saurais oublier, toutes proportions gardées, que cette histoire fit le sujet de trop de films patriotiques, à la gloire de l'héroïsme guerrier le plus imbécile. Et peut-être conviendrait-il, une fois pour toutes, de reconnaître que, rouge ou tricolore, un drapeau est toujours un drapeau, c'est-à-dire, toute question d'utilité immédiate et pragmatique mise à part, un chiffon symbole des plus méprisables instincts de l'homme. Je ne suis pas loin de croire que l'enthousiasme, ce lyrisme débordant dans la haine ou dans la gloire, qu'exprime une poignée d'hommes autour d'un drapeau, ne soit plus loin de l'esprit révolutionnaire

authentique que le désespoir sans recours de James Allen de *Je suis évadé*.

2<sup>o</sup> La révolution sociale, dans le passé ou dans le futur, ne saurait fournir au cinéma un objectif suffisant et permanent.

L'homme de chair et de pensée se compose à peu près d'un cerveau, d'un estomac et d'un sexe, les autres parties de lui-même étant affectées au service de celles-là. Lésé dans l'une d'elles, c'est vers elle d'abord que se porteront ses forces combattives, conscientes ou non. Il y a une révolution du ventre, comme il y a une révolution de l'esprit ou du cœur.

J'ai dit : se porteront d'abord. Je ne crois pas, en effet, à la permanence d'états fragmentaires, n'engageant l'homme que dans une partie de lui-même et de ses buts. Je crois à une position humaine révolutionnaire, engageant à la fois le cerveau, l'estomac, et le sexe, l'individu social et l'individu pensant (c'est-à-dire anarchique), l'être de pensée et l'être d'action. Le surréalisme, à ce jour, semble le seul à l'avoir pressenti, et, en ce sens, l'*Age d'Or* m'apparaît comme le seul film révolutionnaire dans le sens total du terme.

Pratiquement, je reprocherai à un cinéma faisant de la révolution économique sa seule préoccupation de limiter singulièrement son rôle et, ce faisant, de ne pouvoir éviter la répétition, et la fatigue.

\* \* \*

J'ai, jusqu'à cet instant, fort peu parlé de *Montagnes d'Or*.

C'est que, semble-t-il, tout ce qui pouvait être dit le fut, de ce film aux qualités presque évidentes.

Voilà, avec *Montagnes d'Or* ces jours-ci, écrit Georges Altman dans *Monde*, ce que les Russes apportent au cinéma sonore ; la compréhension des valeurs de la musique à l'écran ; ici, il ne s'agit pas d'arbitraires chansons venant ou ne venant pas, s'intercalant plus ou moins bien dans l'action, faisant valoir des jambes ou des cuisses. *Montagnes d'Or* : dans la lumière gris-crepuscule de l'atelier, aux lavabos, le paysan ouvrier rêve à son cheval ; les jets d'eau du lavabo collectif coulent ensemble, avec un bruit de source en gouttes d'eau au son clair et triste que, clairs et tristes, soulignent et amplifient les sons liquides d'une balalaïka qu'on ne voit pas. Il rêve encore le paysan à ce beau cheval blanc qu'il conduira triomphalement au village loin de la peine crasseuse des usines, sous un grand soleil de campagne. Et l'entourent les sons geignards des accordéons du cabaret. Tristesse mais joie aussi de l'accordéon manié par un ouvrier en casquette, au visage rieur, chants d'église au noble rythme figé que coupe agressivement le rythme vivant et vrai de la chanson populaire, leit-motiv.

J'ai signalé déjà, en passant, la beauté émouvante de la scène des lavabos.

Je citerai, pour conclure, celle de la mère s'endormant en berçant son enfant, qui restera pour nous, sur le plan tant sonore que visuel, l'une des plus troublantes, sinon la plus belle, du film de G. DERYCKE.

SA PLAGE

SES BAINS

# BLANKENBERGHE

TOUTES LES ATTRACTIONS

SON CASINO

# TOURISME

## Hamoir-sur-Ourthe

**Hôtel du Chemin de fer**  
Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche  
PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

## Coxyde et St Idesbald

PLAGES IDEALES DE FAMILLE  
Bains gratuits, promenades, larges  
et hautes dunes, Casino, Kursaal,  
Tennis, Hôtels, Pensions de famille.  
PROSPECTUS SUR DEMANDE  
à l'Administration communale de Coxyde-sur-Mer

## OSTENDE

### Grand Hotel

A côté du Kursaal. Digue, 54  
Pension à partir de 65 francs  
Chambres depuis 30 francs  
GARAGE HOTEL

## MIDDELKERKE

### Pension Renée

Face bains, casino et tennis.  
Situation unique. Prix très modérés.

# SPA

## Maladies du cœur et des artères

Hypertension et Angine  
de poitrine  
Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme  
Bains de tourbe.  
Eau de la Reine radioactivée.

Anémie  
Eau ferrugineuse

Arthritisme  
Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser

à SPA MONOPOLE  
Concessionnaire de l'Établ. des Bains

## EXTRAITS DE PRESSE

### UN AUMONIER VAUT 100 SOLDATS

L'Army and Navy Journal, du 11 mars 1933, publie un article de l'aumônier en chef, colonel Julian E. Yats, où il est dit entre autres : « L'armée et la flotte ont besoin du soutien et des fortes devises de la religion. Le prêtre est un facteur indispensable dans l'ensemble militaire. Certains généraux déclarent même : Nous comptons, dans le combat, notre directeur spirituel pour cent soldats, car les hommes se battent beaucoup mieux lorsqu'il est présent. » (World Tomorrow.)

### LES BARBARES CONTINUENT

A Bagado (Argentine), la police a martyrisé jusqu'à ce que mort s'ensuive une dizaine d'ouvriers appartenant à un cercle anarchiste. En Indo-Chine, 121 Annamites passent devant

# Les catholiques à la Tribune du Rouge et Noir

La tribune du Rouge et Noir est libre, faut-il encore le dire? Des orateurs de toutes les opinions philosophiques et sociales, de toutes les tendances, de tous les partis politiques et de toutes les fractions politiques y ont parlé et y parleront encore.

Tous les orateurs qui, répondant à notre invitation, sont venus à notre tribune — des centaines d'orateurs! — ont rendu hommage à notre impartialité, à notre souci constant de faire respecter la liberté de parole pour qui que ce soit. Il n'est que deux ou trois jeunes gens (catholiques, paraît-il) qui aient proféré que le président de ces débats était partial et qu'on ne les avait pas laissés parler! C'est que sans doute ils ne savaient pas parler. Mais quand sont venus un abbé Viollet ou un abbé Englebert, un R. P. Fallon ou même M. Wibo, ou encore des orateurs de droite comme MM. Elie Baussart, Frédéric Bauthier, Charles Bernard, Henri Borginon, Thomas Braun, Hubert Colleye Jacques Crokaert, Pierre Daye, de Gérardon, Roger de Leval, Fernand Desonay, du Bus de Warin... (et nous ne sommes encore qu'à la lettre D dans cette liste interminable que je ne puis songer à recopier entièrement!)... quand donc ces orateurs-là et cinquante autres catholiques sont venus, ils ont été entendus avec attention et avec déférence et le public les a acclamés soit pour leurs idées, soit pour leur talent, soit pour leur sincérité.

Alors, que vient-on nous parler de parti...! de tribune libre qui n'est pas libre! de poétique discours! de controverses impossibles!

Une chose est certaine : tout orateur catholique ayant quelque chose à dire et le disant à toujours trouvé au Rouge et Noir le meilleur accueil. Il n'y a pour le nier que les sectaires, ennemis de la controverse, qui trouvent ainsi à leur défaillance une excuse aussi facile que mensongère. Nous les abandonnons volontiers. Qu'ils ne viennent pas! Bien le bonjour! On se passera d'eux.

Mais que, sous le couvert d'on ne sait quelle croisade, ils prétendent interdire à d'autres de venir parler à notre tribune, c'est tout différent. Nous sommes maîtres chez nous et ne laisserons personne y faire la police, les enfants de chœur de la maison Rex pas plus que d'autres. C'est ce que nous venons de démontrer mercredi dernier, et cela vaut bien d'être conté. M. Léon Degrelle, directeur de Rex avait écrit :

C'est entendu, Fontaine, vous avez trouvé jadis quelques catholiques bornés et vaniteux qui vous ont servi de paravents. Ces catholiques-là, nous les renions. Nous les pourchasserons. Il nous faut des catholiques cent pour cent. Nous n'en voulons et nous n'en tolérerons jamais d'autres.

Des catholiques à l'eau de rose, salonnards et béats, il en subsistera, hélas! toujours. Mais il y a une chose dont nous sommes certains, c'est que vous, Fontaine, à votre tribune, vous n'en verrez plus. Jamais plus. Ces catholiques-là, ce ne sont pas seu-

les juges coloniaux pour manifestation, rien de plus. On sait le verdict, 8 seront guillotiné, 18 relégués à jamais à Potho-Condor; 900 années de prison sont réparties entre les autres.

La civilisation blanche bat son plein. (Le Semeur.)

### BENEFICES SANGLANTS

L'Annuaire de la Société des Nations pour les données concernant l'armement, contient tout ce qui est connu sur ce sujet dans le monde.

Il démontre entre autres que les dividendes ont augmenté depuis dix ans de 560 p. c.

Les statistiques d'importation et d'exportation ne se balancent pas, ce qui prouve qu'une part important du commerce d'armes a lieu en secret ou sous d'autres dénominations. (C. J. A.)

lement des tièdes, ce sont des lâches. Ils savent que s'ils se risquent encore dans vos meetings, nous irons les flanquer dehors, comme des chiens galeux, avec des gifles et des coups de bottes.

Allez, essayez, invitez-les. Et s'il en est qui répondent à votre appel intéressé, je vous le promets, Fontaine, vous nous verrez, mes hommes et moi, bondir à votre tribune.

Or, aussitôt après cette déclaration solennelle, nous invitâmes à un débat quatre orateurs catholiques et, pour que nul n'en ignorât, nous inscrivâmes leurs noms au programme. L'un s'excusa étant empêché. Un deuxième ne répondit pas. Et les deux autres acceptèrent aimablement notre invitation. Aussitôt que ces deux adhésions nous furent parvenues (l'une, mardi à midi, l'autre, mercredi à 14 heures) pour que M. Degrelle en personne en fût également informé, nous téléphonâmes la bonne nouvelle à Louvain (mercredi à 14 heures et 5 minutes) au siège des Editions Rex. Et savez-vous quelle fut la réponse? Elle vint une heure plus tard par télégramme :

Prends connaissance votre communication faite en dernière seconde dans but peu courageux de prévenir trop tard. Vous proposons rendez-vous avec vos soi-disant catholiques d'ailleurs anonymes mercredi prochain à votre tribune. (Signé) Léon Degrelle.

A quoi nous répondimes par courrier, le jour même :

J'avoue ne pas bien comprendre le sens de la proposition que vous me faites télégraphiquement.

Vous me proposez un « rendez-vous » mercredi prochain à ma tribune avec les « soi-disant » catholiques qui doivent y parler ce soir. Que voulez-vous dire? S'agit-il d'un combat ou d'un débat?

S'il s'agit d'un combat, je vous dirai que ma tribune n'est pas affectée à des exercices de cet ordre. Si toutes précautions sont prises pour en expulser les perturbateurs éventuels, cela ne veut point dire que nous puissions envisager de consacrer une séance à cette seule démonstration.

S'il s'agit d'un débat, c'est tout différent. Notre tribune est libre. Venez quand il vous plaira. Je vous ai invité naguère. Je ne m'en dédis point. D'autant moins que toutes précautions sont prises, également, pour protéger les orateurs.

Mais la date que vous me proposez convient mal à notre saison étant close ce soir même. Et, malgré le vif plaisir que j'aurais à vous recevoir à ma tribune, je ne vois pas qu'il faille organiser une séance spéciale à votre intention...

Conclusion? Notre tribune est libre. Elle l'a toujours été. Elle l'est toujours.

Les catholiques comme les autres y sont les bienvenus.

Ceux que notre public a acclamés mercredi dernier n'ont nulle leçon à recevoir de M. Degrelle: ils ne sont ni à l'eau de rose, ni salonnards, ni béats, ni tièdes, ni lâches, comme Rex les qualifie quintuplement.

Ils viendront encore.

D'autres également viendront.

Viendra aussi M. Degrelle s'il veut accepter loyalement, comme loyalement nous l'appliquons, la discipline de nos débats.

Viendront enfin tous ceux qui ont souci de leur apostolat et ne bornent point leur action au prêché des convertis.

Depuis des années on nous prêche que les catholiques ne viendront plus. Et nous allons bientôt inaugurer notre septième saison! Et ils viennent encore. Et ils sont bien reçus.

Seuls seront mal reçus les provocateurs et les tartuffes.

Qu'on se le dise!

La septième saison du Rouge et Noir débutera fin septembre.

On prend ses places! On prend ses billets! P. F.

# Tribune libre de Bruxelles

## LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes libres.

## Clôture de la saison

L'avant-dernier débat de la tribune s'est déroulé le mercredi 28 juin sur ce sujet : « Comment supprimer le chômage? » Y ont pris successivement la parole MM. Paul Oulet, directeur du Palais Mondial, José Schuermans, avocat à la Cour, président de la Confédération des Travailleurs intellectuels, Rodolphe Langbank, vice-président du Bloc d'action européenne, et Marcel Loumaye, sénateur libéral suppléant.

Enfin, le dernier débat s'est tenu le mercredi 5 juillet sur ce sujet : « Les intellectuels pour ou contre le capitalisme? » Y ont pris la parole : MM. Paul Werrie, de la Nouvelle Equipe et du Vingtième Siècle, Charles Plisnier, directeur d'Esprit du Temps, Yvan Lenain, directeur de la Nouvelle Equipe, Jacques Réce, poète et stalinien, War Van Overstraeten, artiste peintre et ancien député communiste.

Débat particulièrement animé et d'une dignité parfaite, au cours duquel s'affrontèrent les tendances les plus diverses : catholique, socialiste, communiste, indépendante, et qui mit un terme de manière excellente à cette sixième session de la tribune.

Cette saison ne comporta pas moins de 34 séances. C'est un record! La prochaine session débutera fin septembre. Dès à présent nous mettons sur pied le programme de notre septième saison 1933-1934.

Les orateurs qui auraient des suggestions à nous faire seront les bienvenus.

Quant aux auditeurs qui veulent s'abonner ou se réabonner, ils nous obligeront en nous faisant dès maintenant au prix exceptionnellement réduit de 60 francs pour les abonnements qui seront notifiés jusqu'à fin juillet. L'abonnement donne droit à assister à toutes les séances de la prochaine saison, dans l'enceinte réservée aux abonnés.

## Abonnez-vous

A PRIX REDUIT  
POUR LA SAISON PROCHAINE

Dès à présent on peut s'abonner pour la 7<sup>e</sup> saison (1933-1934) de la tribune libre *Le Rouge et le Noir*. L'abonnement donne l'accès, dans l'enceinte réservée, à toutes les séances jusqu'à fin de la saison prochaine (y compris celles qui seraient organisées éventuellement pendant les mois d'été).

D'autre part, les abonnements souscrits dès à présent et jusqu'à fin juillet seront notés au prix réduit de 60 francs. On s'abonne en versant la somme de 60 francs par abonné au C. C. P. 1713,61 (Fontaine, Bruxelles).

## Chemins de fer français

### UN CIRCUIT DES CATHEDRALES

La France du Nord est, comme chacun sait, le berceau de l'art ogival (encore improprement appelé art gothique). Des humbles essais de Morienval au triomphe d'Amiens, l'Île-de-France, le Vexin, le Valois, la Picardie, l'Artois ou le Soissonnais ont vu lentement s'épanouir l'œuvre que l'on a justement appelée « l'effort d'architecture le plus original depuis les Grecs ».

De longue date déjà, archéologues professionnels ou amateurs, artistes, intellectuels, touristes amoureux des choses d'art connaissent ces merveilles, mais tous pâtissaient de la dispersion de ces chefs-d'œuvre sur une aire trop vaste que les communications ferroviaires, quelques rapides qu'elles fussent, ne permettaient de parcourir à l'aise, en tenant compte de la durée des visites, qu'en une ou deux semaines.

La Compagnie du Nord et son auxiliaire, la S. T. A. R. N. viennent de prendre l'heureuse initiative d'organiser, en un week-end judicieusement réglé, un circuit automobile qui permettra de visiter en deux jours, Beauvais, Amiens, Arras, Laon, Soissons, Saint-Quentin et nombre de petites villes archaïques, situées sur le parcours. Sous les yeux du touriste transporté en un confortable autocar, se déroulera ainsi une véritable « histoire de l'art ogival inscrite dans la pierre ».

Aux gares extrêmes l'autocar attend ou rejoint des trains venant de Belgique ou se dirigeant vers notre pays, permettant ainsi au touriste parti le samedi à l'aurore, d'être rentré pour le dimanche soir.

Le prix de l'excursion est tel, qu'elle se trouve à la portée de tous. Rares seront ceux qui résisteront à l'attrait des cathédrales magnifiques de Laon ou de Beauvais, des portails ou des incomparables stalles d'Amiens et des prestigieux ensembles d'Arras.

Le prix du transport en autocars pour deux jours n'est que de 130 francs français. Le voyageur au départ de la Belgique peut obtenir sur les chemins de fer français une réduction de 40 p. c. — sur le prix des billets simples — pour le parcours de soudure avec le circuit automobile.

Ci-après, dates du fonctionnement du circuit : 15 et 16, 29 et 30 juillet, 13 et 14, 26 et 27 août, 9 et 10 septembre.

Pour tous renseignements concernant la délivrance des billets et la location des places, s'adresser soit au Bureau commun des Chemins de fer français, 25, boulevard Ad. Max, à Bruxelles, soit au Bureau commun des Chemins de fer français, 10, boulevard de la Sauvenière, à Liège, ou aux agences de voyages.

# COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

### OOO Les prix de l'Académie Française.

Le Grand Prix de Littérature a été décerné à M. Henri Duvernois, pour l'ensemble de son œuvre; le Prix Broquette-Gouin est revenu à M. Edmond Pilon et le Prix du Roman a été attribué à M. Roger Chauvin pour son roman : *Mademoiselle de Boisdauphin*.

L'Académie joue à la roulette, mais n'a décidément pas de chance. Les mauvais numéros sortent toujours...

OOO M. Louis-Ferdinand Céline, l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*, fera paraître en librairie, ces jours-ci, une pièce dramatique intitulée *L'Eglise*.

OOO Un comité d'admirateurs de Pierre Loti vient de se former pour élever une statue à l'écrivain, à Papete, dans l'Île de Tahiti, que l'auteur de *Rarahu* aimait beaucoup.

OOO Un de plus...  
Quelques amis d'Albert Londres ont décidé la

création d'un prix de 5.000 francs, nommé « Prix Albert Londres », à décerner chaque année à la meilleure enquête ou au plus saisissant reportage paru dans un journal français, en France ou dans ses colonies.

OOO Nous lisons dans l'Œuvre, sous les initiales « L. D. X. », la note suivante : Deux membres de l'Académie Goncourt, MM. J.-H. Rosny Aîné et Roland Dorgelès — deux esprits généreux pourtant — poursuivent en correctionnelle les polémistes qui ont commenté avec passion, voire avec injustice (mais la polémique n'entraîne-t-elle pas à l'injustice?) la dernière attribution du Prix Goncourt. L'affaire est inscrite pour être plaidée à la date du 2 octobre.

Quiconque sympathise, même de loin, avec l'Académie Goncourt, souhaitera qu'elle renonce à ce procès qui n'ajouterait rien à son prestige.

On ne veut pas croire que la Société qui compte parmi ses membres Octave Mirbeau — pour ne citer que ce polémiste! — se décide à faire condamner des écrivains pour quelques violences de langage : témoignages excessifs de l'importance qu'ils accordent au prix Goncourt.

OOO Dans l'Intransigeant, M. Joseph Jolinon dit quelques vérités à propos de la mort de Claude Le Marquet, auteur de *Myrelingues la brumeuse* :

La tardive attribution du prix des Amis de Lyon à cette œuvre d'un mérite indiscutable, suivie une semaine plus tard de la mort de l'auteur condamné depuis longtemps au su et au vu de tous, nous a valu bien des variations nouvelles sur un vieux thème des plus honteux.

Certains écrivains considérables, présents jadis par Claude Le Marquet — absolument en vain, inutile de le dire — lui ont même consacré des éloges hyperboliques, qui fleurissent sans doute le repenir, mais n'en sont pas moins d'un effet assez navrant.

OOO Rex publie un article intitulé : *Du roman catholique*. Voici trois profondes pensées livrées à vos méditations :

Du point de vue de la pure objectivité métaphysique, le roman catholique ne sera légitime que si le catholicisme est bien la Vérité. Par contre, si le catholicisme est bien la Vérité, le roman catholique sera le seul à être complet et suffisant pour raconter l'histoire miraculeuse de l'homme, et le seul à s'offrir comme l'épanouissement normal et complet de l'avenir du genre.

... ..  
En suivant sa seule loi, le roman s'oriente déjà dans une direction catholique.

... ..  
Dans le fond de tout vrai roman catholique, il faut que s'ouvrent pathétiquement les perspectives éternelles du Ciel et de l'Enfer, avec la Croix historique qui les sépare, chargée de son Fruit divin.

L'article est signé : Léopold Levaux. Sans doute en guise de conclusion!

OOO La littérature et le barreau.  
C'est un littéraire, M<sup>e</sup> Robert Hamaide, qui a été proclamé lauréat du prix Lejeune attribué par la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles.

OOO La page anthologique des *Nouvelles Littéraires* est consacrée cette semaine à Pierre Dupont, chansonnier républicain et socialiste. En dehors de l'excellent essai de Alexandre Zévaïs sur l'homme et son œuvre, trois beaux poèmes, chants, cris de douleur et de mélancolie : Les Carriers, chant des ouvriers, chant des paysans.

OOO Une association d'écrivains, acteurs, peintres, dessinateurs et musiciens allemands exilés « La Jeune tribune allemande » vient de se constituer à Paris. S'adresser, pour renseignements, à M. David Luschnat, 36, rue Notre-Dame de Lorette, Paris.

OOO Magdeleine Paz, dans *Monde*, sous le titre *Romans d'amour*, parle longuement, substantiellement, des nouveaux romans de MM. Pierre Benoit et Drieu la Rochelle : *Fort de France* et *Drôle de voyage*.

Bien qu'on se plaise à répéter — dit-elle — que « l'amour est toujours l'amour », qu'il n'a jamais changé depuis qu'il y a des hommes et qui vivent, qu'on le retrouve identique à lui-même sous toutes les latitudes, nous pensons, nous, que les rapports entre l'homme et la femme vont en se modifiant, que chaque époque les marque de son sceau et que le couple humain de l'avenir, pour obéir au même instinct, sera tout différent de celui d'aujourd'hui dans son comportement. Sous cette lumière, elle analyse spirituellement, ironiquement, l'ouvrage de M. Benoit, notre « plus jeune académicien ». N'épargnant nullement la robustesse de style, ni l'esprit vivant de Drieu la Rochelle, Magd. Paz précise : Quel que soit le talent de Drieu la Rochelle — il est âcre et il est viril — le choix même de ses personnages, le milieu où ils évoluent l'empêchent de sortir d'un intellectualisme aride et l'obligent à épiloguer sur un amour sans joie, sans grandeur, sans issue.

Dans le même numéro A. Rossi parle avec émotion de Clara Zetkin, militante et femme de cœur, qui s'est éteinte le 20 juin dernier à Arkangelskoïé, près de Moscou. Sa conclusion est particulièrement pathétique : Si jamais on pouvait douter qu'il vaille la peine de réaliser la société de demain, l'exemple de Clara Zetkin suffirait à emporter toute hésitation : cela vaut certainement la peine de travailler à la victoire du socialisme, non seulement pour éliminer les souffrances dues à la société actuelle, mais pour que dans la société nouvelle puissent s'épanouir les qualités morales et humaines dont Clara Zetkin fut le vivant témoignage.

OOO Henry Poulaille, dans *Marianne*, expose *L'étrange destinée de Louis Hémon*, à l'occasion

du vingtième anniversaire de la mort de l'écrivain. L'auteur, judicieusement, détruit la légende du conformisme chez Hémon. Poulaille insiste d'ailleurs sur le caractère anti-droite de l'œuvre.

L'interprétation de Maria Chapdelaine que nous mettons en cause avait certes un gros avantage. On essayait d'embler l'auteur entre Barrès et René Bazin...

Les publications successives de La Belle que voilà (pour les contes anglais) et des deux romans de tendances socialistes, voire anarchisantes, gênaient quelque peu cet arrangement, disons... à l'amiable; mais imposée, valabilisée par des centaines de milliers d'acheteurs, la réputation de l'écrivain « bien pensant Hémon » ne souffrit point. L'œuvre et l'homme restèrent dans l'espèce de halo fait du brouillard de Londres et de la fumée du Canadian Railway — où on les avait rangés.

Tant pis; nous sommes quelques-uns qui désirerions que le visage d'Hémon fût mis en pleine lumière enfin.

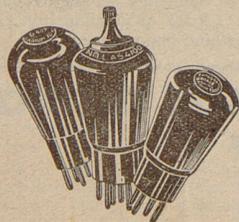
Il déplore, en outre, que le roman *M. Ripois* et *La Mémésis* soit resté inédit.

Ce n'est pas un fond de tiroir, mais une œuvre solide, le livre le plus parfaitement équilibré, sinon le meilleur qu'ait laissé Hémon.

Espérons que ce manuscrit authentique soit bientôt diffusé en librairie et remercions Poulaille d'avoir soulevé la question.

OOO Les poèmes de Pierre Morhange, éparés depuis longtemps dans diverses revues, ont été réunis et vont paraître prochainement aux Editions de la N. R. F. sous le titre *La Vie est unique*. On trouvera, entre autres : *Angoulême*, *La Paternelle des Peupliers*, *Cahier numérotant*, *Un jour de plus*, dans ce volume, qui sera précédé d'un avant-propos.

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.



# TUNGSRAM

Imp. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL